LA MÈRE COUPABLE OU L'AUTRE TARTUFFE,

DRAME EN CINQ ACTES;

DE BEAUMARCHAIS.

Représenté à Paris, sur le Théâtre Français; par les comédiens ordinaires de sa Majesté l'Empereur et Roi.



A PARIS,
Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre; boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE ALMAVIVA grand seigneur espagnol, d'une fierté noble, et sans orgueil.	MM. MOLÉ et FLEURY.
LA COMTESSE ALMAVIVA, très-malheureuse, et d'une angélique piété.	Mlle. CONTAT.
LE CHEVALIER LÉON, leur fils; jeune homme épris de la liberté, comme toutes les ames ardentes et neuves.	M. ARMAND.
FLORESTINE, pupille et filleule du comte Almaviva; jeune personne d'une grande sensibilité.	Mlle. LANGE.
M. BEGEARS, irlandais, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte; homme très-profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.	MM. FLEURY et DAMAS.
FIGARO, valet-de-chambre, chirurgien et homme de confiance du comte : homme formé par l'expérience du monde et des évènemens.	M. DAZINCOURT.
SUSANNE, première camariste de la comtesse, épouse de Figaro; excellente femme, attachée à sa maitresse, et revenue des illusions du jeune âge.	Mlle. DEVIENNE.
M. FAL, notaire du comte, homme exact et très-honnête.	M. DÉGLIGNÉ.
GUILLAUME, valet allemand de M. Bégearss; homme trop simple pour un tel maître.	M. LAROCHELLE.
Un clerc de notaire, personnage muet.	

La scène est à Paris, dans l'hotel occupé par la famille du comte, et se passe à la fin de 1790.

LA MERE COUPABLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon fort orné.

SCENE PREMIERE.

SUSANNE, *seule, tenant des fleurs obscures, dont elle fait un bouquet.*

Que madame s'éveille et sonne, mon triste ouvrage est achevé. (*Elle s'assied avec abandon.*) A peine il est neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit toute entière. (*Demain, Susanne, au point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, et garnis-en mes cabinets.*-- Au portier : -- *Que, de la journée, il n'entre personne pour moi.* -- *Tu me formeras un bouquet de fleurs noires et rouge foncé, un seul œillet blanc au milieu...* Le voilà. - Pauvre maitresse ! elle pleurait... Pour qui ce mélange d'apprêts ?... Eeeh ! si nous étions en Espagne, ce serait aujourd'hui la fête de son fils Léon... (*Avec mystère.*) Et d'un autre homme qui n'est plus... (*Elle regarde les fleurs.*) Les couleurs du sang et du deuil ! (*Elle soupire.*) Ce cœur blessé ne guérira jamais. -- Attachons-le d'un crêpe noir, puisque c'est-là sa triste fantaisie. (*Elle attache le bouquet.*)

SCENE II.

FIGARO, *regardant avec mystère*, SUSANNE.
(*Cette scène doit marcher chaudement.*)

SUSANNE.

Entre donc, Figaro. Tu prends l'air d'un amant en bonne fortune chez ta femme.

FIGARO.

Peut-on vous parler librement ?

SUSANNE.

Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO.

Et pourquoi cette précaution ?

SUSANNE.

C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO, *appuyant.*

Honoré-Tartuffe-Bégearss ?

SUSANNE.

Et c'est un rendez-vous donné. -- Ne t'accoutume donc pas à charger son nom d'épithètes ; cela peut se redire et nuire à tes projets.

FIGARO.

Il s'appelle *Honoré* !

SUSANNE.

Mais non pas *Tartuffe*.

FIGARO.

Morbleu !

SUSANNE.

Tu as le ton bien soucieux.

FIGARO.

Furieux. (*Elle se lève*) Est-ce là notre convention ? M'aidez-vous franchement ,. Susanne , à prévenir un grand désordre ? Serais-tu dupe encore de ce très-méchant homme ?

SUSANNE.

Non ; mais je crois qu'il se méfie de moi ; il ne me dit plus rien. J'ai peur , en vérité , qu'il ne nous croye raccommodés.

FIGARO.

Feignons toujours d'être brouillés.

SUSANNE.

Mais qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur ?

FIGARO.

Recordons-nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris , et que M. Almaviva... (Il faut bien lui donner son nom , puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur . . .)

SUSANNE, *avec humeur.*

C'est beau ! et madame sort sans livrée ! nous avons l'air de tout le monde !

FIGARO.

Depuis , dis-je , qu'il a perdu , par une querelle du jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout à changé pour nous ! comme l'humeur du comte est devenue sombre et terrible.

SUSANNE.

Tu n'es pas mal bourru non plus.

FIGARO.

Comme son autre fils paraît lui devenir odieux !

SUSANNE.

Que trop.

FIGARO.

Comme madame est malheureuse !

SUSANNE.

C'est un grand crime qu'il commet.

FIGARO.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine ! comme il fait , surtout , des efforts pour dénaturer sa fortune.

SUSANNE.

Sais-tu , mon pauvre Figaro , que tu commences à radoter ? Si je sais tout cela , qu'est-il besoin de me le dire ?

FIGARO.

Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandais, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte, s'est emparé de leurs secrets à tous? que ce profond machinateur a su les entraîner, de l'indolente Espagne, en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme, épouser la pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délâbre?

SUSANNE.

Enfin, moi, que puis-je à cela?

FIGARO.

Ne jamais le perdre de vue; me mettre au cours des ses démarches.

SUSANNE.

Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO.

Oh! ce qu'il dit... n'est que ce qu'il veut dire. Mais saisir, en parlant, les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement; c'est-là qu'est le secret de l'âme. Il se trame ici quelque horreur. Il faut qu'il s'en croye assuré; car je lui trouve un air... Plus faux, plus perfide et plus fat; cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès. Ne peux-tu être aussi perfide que lui? l'amadouer, le bercer d'espoir? quoiqu'il demande, ne pas le refuser?..

SUSANNE.

C'est beaucoup.

FIGARO.

Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUSANNE.

. . . Et si j'en instruis ma maitresse?

FIGARO.

Il n'est pas temps encore; ils sont tous subjugués par lui. On ne te croirait pas: tu nous perdrais, sans les sauver. Suis-le-partout, comme son ombre... et moi, je l'épie au-dehors . . . .

SUSANNE.

Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi; et s'il nous surprenait ensemble... Le voilà qui descend... Ferme!... ayons l'air de quereller bien fort. (*Elle pose le bouquet sur la table.*)

FIGARO, *élevant la voix.*

Moi, je ne le veux pas. Que je t'y prenne une autre fois...

SUSANNE, *élevant la voix.*

Certes!... oui, je te crains beaucoup.

FIGARO, *feignant de lui donner un soufflet.*

Ah, tu me crains!... Tiens, insolente!

SUSANNE, *feignant de l'avoir reçu.*

Des coups à moi . . . chez ma maîtresse ?

SCENE III

FIGARO, LE MAJOR BEGEARSS, SUSANNE.

BÉGEARSS, *en uniforme, un crêpe noir au bras.*

Eh, mais, quel bruit! depuis une heure j'entends disputer de chez moi . . .

FIGARO, *à part.*

Depuis une heure.

BÉGEARSS.

Je sors, je trouve une femme éplorée.

SUSANNE, *feignant de pleurer.*

Le malheureux lève la main sur moi.

BEGEARSS.

Ah l'horreur, monsieur Figaro, un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe?

FIGARO, *brusquement*

Eh, morbleu, monsieur, laissez-nous, je ne suis point *un galant homme*, et cette femme n'est point *une personne de l'autre sexe*; elle est ma femme: une insolente qui se mêle dans des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a ici des gens qui la soutiennent. Ah! j'entends la morigéner . . .

BEGEARSS.

Est-on brutal à cet excès ?

FIGARO.

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre; et vous savez trop bien pourquoi.

BEGEARSS.

Vous me manquez, monsieur; je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, *raillant.*

Vous manquer, moi! c'est impossible. (*Il sort*)

SCENE IV.

BEGEARSS, SUSANNE.

BEGEARSS.

Mon enfant je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement ?

SUSANNE.

Il m'est venu chercher querelle; il m'a dit cent horreurs de vous, il me défendait de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti, la dispute s'est échauffée; elle a fini par un soufflet... Voilà le premier de sa vie; mais moi, je veux me séparer; vous l'avez vu...

BEGEARSS.

Laissons cela — Quelque léger nuage altérait ma confiance en toi : mais ce débat l'a dissipé.

SUSANNE.

Sont-ce là vos consolations ?

BEGEARSS.

Vas, c'est moi qui t'en vengerai ! il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Susanne. Pour commencer, apprends un grand secret.. Mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée? (*Susanne y va voir, il dit à part.*) Ah! si je puis avoir seulement trois minutes l'écrin au double fond que j'ai fait faire à la comtesse, où sont ces importantes lettres...

SUSANNE, *revient.*

Eh bien ! ce grand secret ?

BEGEARSS.

Sers ton ami, ton sort devient superbe. — J'épouse Florestine ; c'est un point arrêté ; son père le veut absolument.

SUSANNE.

Qui, son père?

BEGEARSS, *en riant.*

Et d'où sors-tu donc? règle certaine, mon enfant ; lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un, comme pupille, ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari. (*D'un ton sérieux.*) Bref, je puis l'épouser... si tu me la rends favorable.

SUSANNE.

Oh ! mais Léon en est très amoureux.

BEGEARSS.

Leur fils? (*froidement.*) Je l'en détacherai.

SUSANNE, *étonnée.*

Ha !.. elle aussi, elle est fort éprise..

BEGEARSS.

De lui?

SUSANNE.

Oui.

BEGEARSS, *froidement.*

Je l'en guérirai.

SUSANNE, *plus surprise.*

Ha ha!.. Madame qui le sait ; donne les mains à leur union.

BEGEARSS, *froidement.*

Nous la ferons changer d'avis.

SUSANNE, *stupéfaite.*

Aussi ?... mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BEGEARSS.

C'est le moindre de mes soucis. Ne serais-tu pas aise d'en être délivrée ?

SUSANNE.

S'il ne lui arrive aucun mal...

BEGEARSS.

Fi donc! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux

instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUSANNE, *incrédule.*

Si vous faites cela, monsieur . . .

BEGEARSS, *appuyant.*

Je le ferai. — Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (*L'air caressant.*) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUSANNE, *incrédule.*

Ah ! si madame avait voulu...

BEGEARSS.

Je l'aurais consolée sans doute ; mais elle a dédaigné mes vœux.. Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au couvent.

SUSANNE, *vivement.*

Je ne me prête à rien contre elle.

BEGEARS.

Que diable, il la sert dans ses goûts ! je t'entends toujours dire : *Ah, c'est un ange sur la terre.*

SUSANNE, *en colère.*

Eh bien ! faut-il la tourmenter ?

BEGEARSS, *en riant.*

Non ; mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée. Et puisque, dans ces nouvelles et merveilleuses lois, le divorce s'est établi . . .

SUSANNE, *vivement.*

Il divorcerait . . .

BEGEARSS.

S'il peut.

SUSANNE *en colère.*

Ah ! les scélérats d'hommes, quand on les étranglerait tous . . .

BEGEARSS, *riant.*

J'aime à croire que tu m'en exceptes.

SUSANNE.

Ma foi . . . pas trop.

BEGEARSS, *riant.*

J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur. Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... long-temps. — Le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur. (*Il lui prend la main.*) Et voici ce qui nous concerne. Le comte, Florestine et moi, habiterons le même hôtel, et la chère Susanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendant, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur ; des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée !...

SUSANNE.

A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine.

BEGEARSS, *caressant.*

A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme ! J'ai tout le reste dans ma main ; ce point seul est entre les tiennes. (*Vivement.*) Par exemple, aujourd'hui tu peux nous rendre un signalé service.. (*Susanne l'examine.*) Je dis *un signalé*, par l'importance qu'il y met. (*Froidement.*) Car, ma foi, c'est bien peu de chose. Le comte aurait la fantaisie... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamans de la comtesse. Il ne voudrait pas qu'on le sût.

SUSANNE, *surprise.*

Ha, ha ! . . . . .

BEGEARSS.

Ce n'est pas trop mal vu. De beaux diamans terminent bien des choses. Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme, pour en confronter les desseins avec ceux de son joaillier . . . .

SUSANNE.

Pourquoi comme ceux de madame ? C'est une idée assez bizarre.

BEGEARSS.

Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens, pour moi, combien c'était égal. Tiens, vois-tu ? le voici qui vient.

SCENE V.

SUSANNE, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE.

Monsieur Bégearss, je vous cherchais.

BEGEARSS.

Avant d'entrer chez vous, monsieur, je venais prévenir Susanne, que vous aviez dessein de lui demander cet écrin . . . .

SUSANNE.

Au moins, monseigneur, vous sentez . . . . .

LE COMTE

Eh, laisse-là ton *monseigneur*. N'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci ? . . .

SUSANNE

Je trouve, monseigneur, que cela nous amoindrit.

LE COMTE.

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUSANNE.

Eh bien, monsieur, du moins vous me donnez votre parole . . . . .

LE COMTE, *fiérement.*

Depuis quand suis-je méconnu ?

SUSANNE.

Je vais donc vous l'aller chercher. (*A part*) Dame ! Figaro m'a dit de ne rien refuser... (*Elle emporte le bouquet qu'elle avait mis sur la table.*)

SCENE VI.

LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE.

J'ai tranché sur le point qui paraissait l'inquiéter.

BÉGEARSS.

Il en est un, monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus ; je vous trouve un air accablé...

LE COMTE.

Te le dirai-je, ami ? la perte de mon fils me semblait le plus grand malheur. Un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure, et rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirais que votre second fils. . .

LE COMTE, *vivement.*

Mon second fils ! je n'en ai point!

BÉGEARSS.

Calmez-vous, monsieur; raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits ?

LE COMTE.

Des conjectures? Ah ! j'en suis trop certain. Mon grand chagrin est de manquer de preuves — Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettais fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune... que me faisait cet autre individu ? Mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malthe, une pension, m'auraient vengé de sa mère et de lui! Mais, conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un étranger succéder à ce rang, à ces titres ; et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de *son père*?

BÉGEARSS.

Monsieur, je crains de vous aigrir, en cherchant à vous appaiser ; mais la vertu de votre épouse. . .

LE COMTE, *avec colère.*

Ah ! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là ! Commander vingt ans, par ses mœurs et la piété la plus sévère, l'estime et le respect du monde, et verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraîne après soi ma prétendue bizarrerie... Ma haine pour eux s'en augmente.

BEGEARSS.

Que vouliez-vous donc qu'elle fît, même en la supposant coupable ? Est-il au monde quelque faute qu'un ré-

pentir de vingt années ne doive effacer à la fin? Fûtes-vous sans reproche vous-même? Et cette jeune Florestine, que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près. . .

LE COMTE.

Qu'elle assure donc ma vengeance! Je dénaturerai mes biens, et les lui ferai tous passer. Déjà trois millions d'or, arrivés de la Vera-Crux, vont lui servir de dot, et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon porte-feuille, et te présentant comme époux, suppose un héritage, un légs de quelque parent éloigné . .

BEGEARSS, *montrant le crêpe de son bras.*

Voyez que pour vous obéir je me suis déjà mis en deuil.

LE COMTE.

Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BEGEARSS, *vivement.*

Et moi, je n'en veux point Croyez-vous que, sur des soupçons... peut-être encore très-peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom? d'un jeune homme plein de mérite; car il faut avouer qu'il en a. . .

LE COMTE, *impatienté.*

Plus que mon fils, voulez-vous dire? Chacun le pense comme vous; cela m'irrite contre lui. . .

BEGEARSS.

Si votre pupille m'accepte, et si, sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE, *le serre dans ses bras.*

Loyal et franc ami! quel époux je donne à ma fille.. .

SCENE VII.

LE COMTE, BEGEARSS, SUSANNE.

SUSANNE.

Monsieur, voilà le coffre aux diamans; ne le gardez pas trop long-temps, que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez madame.

(*Elle le pose sur la table.*)

LE COMTE.

Susanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUSANNE, *à part.*

Avertissons Figaro de ceci. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, BEGEARSS.

BEGEARSS.

Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin ?

LE COMTE, *tire de sa poche un bracelet entouré de brillans.*

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront ; écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommait Chérubin. . .

BEGEARSS.

Je l'ai connu ; nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE.

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui ; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. — Un an après la naissance du fils... qu'un combat detesté m'enlève. (*Il met la main à ses yeux.*) Lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique, au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas Frescas, qui est superbe séjour, quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit ? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre, que j'avais achetée des parens de ce page. C'est-là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence ; qu'elle y a mis au monde ... après neuf ou dix mois, que sais-je ? ce misérable enfant qui porte les traits d'un perfide. Jadis, lorsqu'on m'avait peint pour le bracelet de la comtesse, le peintre ayant trouvé ce page fort joli, desira d'en faire une étude ; c'est un des beaux tableaux de mon cabinet . . .

BEGEARSS.

Oui . . . *Il baisse les yeux.*) A telles enseignes que votre épouse . . .

LE COMTE, *vivement.*

Ne veut jamais le regarder. Eh bien ! sur ce portrait j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamans : je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'intant.

BEGEARSS.

Si vous demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE.

Pourquoi ?

BEGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux ou malheureux, vous eût présenté certains

faits, je vous excuserais de les approfondir. Mais tendre un piège ! des surprises ! Eh ! quel homme, un peu délicat, voudrait prendre un tel avantage sur son plus cruel ennemi ?

LE COMTE.

Il est trop tard pour reculer ; le bracelet est fait, le portrait du page est dedans . . . . .

BEGEARSS, *prend l'écrin.*

Monsieur, au nom du véritable honneur . . .

LE COMTE, *a enlevé la bracelet de l'écrin.*

Ah, mon cher portrait, je te tiens. J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter ! .. (*Il y substitue l'autre.*)

BEGEARSS, *feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur côté. Begearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère.*

Ah, voilà la boite brisée !

LE COMTE, *regarde.*

Non, ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers.

BEGEARSS, *s'y opposant.*

Je me flatte, monsieur, que vous n'abuserez point...

LE COMTE, *impatient.*

« Si quelque heureux hasard vous eût présenté certains » faits, me disais-tu dans le moment, je vous excuserais » de les approfondir. »... Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (*Il arrache les papiers*)

BEGEARSS, *avec chaleur.*

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrais pas devenir complice d'un pareil attentat. Remettez ces papiers, monsieur, ou souffrez que je me retire. (*Il s'éloigne.*)

Le comte tient des papiers et lit. Bégearss le regarde en-dessous et s'applaudit secrètement.

LE COMTE, *avec fureur.*

Je n'en veux pas apprendre d'avantage ; renferme tous les autres, et moi je garde celui-ci,

BEGEARSS.

Non, quel qu'il soit ; vous avez trop d'honneur pour commettre une..: LE COMTE, *fièrement.*

Une ?... Achevez ; tranchez le mot, je puis l'entendre:

BEGEARSS, *se courbant.*

Pardon, monsieur, mon bienfaiteur, et n'imputez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE.

Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*Il se jette sur un fauteuil.*) Ah, perfide Rosine ?... Car, malgré mes légéretés, elle est la seule pour qui j'aye éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes. Ah, je sens à ma rage combien cette indigne passion !.. Je me déteste de l'aimer ?

BEGEARSS.

Au nom de Dieu, monsieur, remettez ce fatal papier.

SCENE IX.

FIGARO, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *se lève.*

Homme importun ! que voulez-vous ?

FIGARO.

J'entre, parce qu'on a sonné.

LE COMTE, *en colère.*

J'ai sonné ? Valet curieux ! . . . . .

FIGARO.

Interrogez le joaillier, qui l'a entendu comme moi.

LE COMTE.

Mon joaillier ? que me veut-il ?

FIGARO.

Il dit qu'il a un rendez-vous, pour un bracelet qu'il a fait. (*Bégearss s'appercevant qu'il cherche a voir l'écrin qui est sur la table, fait ce qu'il peut pour le masquer.*)

LE COMTE.

Ah !... qu'il revienne un autre jour.

FIGARO, *avec malice.*

Mais pendant que monsieur a l'écrin de madame ouvert, il serait peut-être à propos . . .

LE COMTE, *en colère.*

Monsieur l'inquisiteur, partez ; et s'il vous échappe un seul mot . . .

FIGARO.

Un seul mot ? J'aurais trop à dire ; je ne veux rien faire à demi. (*Il examine l'écrin, le papier que tient le comte, lance un fier coup-d'œil à Bégearss et sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE.

Refermons ce perfide écrin J'ai la preuve que je cherchais. Je la tiens, j'en suis désolé. Pourquoi l'ai-je trouvée ? Ah, Dieu ! lisez, lisez, M. Bégearss.

BEGEARSS, *repoussant le papier.*

Entrer dans de pareils secrets ! Dieu préserve qu'on m'en accuse !

LE COMTE.

Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences ? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouva soi-même.

BEGEARSS.

Quoi ! pour refuser ce papier ?... (*Vivement.*) Serrez-le donc ; voici Susanne. (*Il ferme vîte le secret de l'écrin. Le comte met la lettre dans sa veste, sur sa poitrine.*)

SCENE XI.

LE COMTE, *accablé*, SUSANNE, BEGEARSS.

SUSANNE, *accourt vers la table.*

L'écrin, l'écrin : madame sonne.

BEGEARSS, *le lui donne.*

Susanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUSANNE, *à part à Bégearss.*

Qu'a donc monsieur ? il est troublé !

BEGEARSS

Ce n'est rien qu'un peu de colére contre votre insdiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUSANNE, *finement.*

Je l'avais dit pourtant, de manière à être entendue. (*Elle sort.*)

SCENE XII

LEON, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *veut sortir, il voit entrer Léon.*

Voici l'autre !

LEON, *timidement veut embrasser le comte.*

Mon père, agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit ?

LE COMTE, *sèchement le repousse.*

Où fûtes-vous, monsieur, hier au soir ?

LEON.

Mon père, on me mena dans une assemblée estimable.

LE COMTE.

Où vous fîtes une lecture ?

LEON.

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

LE COMTE, *amèrement.*

Les vœux des chevaliers en sont ?

BEGEARSS.

Qui fut, dit-on, très-applaudi ?

LEON

Monsieur, on a montré quelqu'indulgence pour mon âge.

LE COMTE

Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos caravannes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis ? Vous allez composant, écrivant sur le ton du jour ?... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant.

LEON, *timidement.*

Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit.

LE COMTE.

Discours d'enthousiaste. On voit où vous en voulez venir. (*Il veut sortir.*)

LÉON.

Mon père !...

LE COMTE, *dédaigneux.*

Laissez à l'artisan des villes ces locutions triviales. Les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit mon père, à la cour, monsieur? Appelez-moi monsieur ; vous sentez l'homme du commun Son père !.. (*Il sort ; Léon le suit en regardant Bégearss qui lui fait un geste de compassion.*) Allons, monsieur Bégearss, allons.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente la bibliothèque du comte.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE *seul.*

Puisqu'enfin je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. *Il tire de son sein la lettre de l'écrin, et la lit en pesant sur tous les mots.* « Malheureux insensé ! notre » sort est rempli La surprise nocturne que vous avez » osé me faire, dans un château où vous fûtes élevé, » dont vous connaissiez les détours; la violence qui s'en » est suivie; enfin, votre crime; — le mien. . *Il s'arrête.* » le mien reçoit sa juste punition. Aujourd'hui, jour de » Saint-Léon, patron de ce lieu et le vôtre, je viens de » mettre au monde un fils, mon opprobre et mon déses» poir Grace à de tristes précautions ; l'honneur est sauf, » mais la vertu n'est plus.— Condamnée désormais à des » larmes intarissables, je sens qu'elles n'effaceront point » un crime... dont l'effet reste subsistant. Ne me voyez » jamais : c'est l'ordre irrévocable de la misérable Ro» sine... qui n'ose plus signer un autre nom. » *Il porte ses mains avec la lettre à son front, et se promène...* Qui n'ose plus signer un autre nom ! .. Ah, Rosine ! où est le temps ?... mais tu t'es avilie !... *Il s'agite.* Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme! Un misérable corrupteur .. Mais voyons la reponse écrite sur la même lettre. *Il lit.* « Puisque je ne dois plus vous voir, la vie m'est » odieuse, et je vais la perdre avec joie dans la vive atta» que d'un fort, où je ne suis point commandé.

» Je vous renvoie tous vos reproches; le portrait que » j'ai fait de vous, et la boucle de cheveux que je vous dé» robai. L'ami qui vous rendra ceci quand je ne serai plus, » est sûr. Il a vu tout mon désespoir. Si la mort d'un in» fortuné vous inspirait un reste de pitié, parmi les noms » qu'on va donner à l'héritier... d'un autre plus heureux ! » puis-je espérer que le nom de Léon vous rappellera quel-

» quefois le souvenir du malheureux... qui expire en vous
» adorant, et signe pour la dernière fois, CHERUBIN
» LEON, d'Astorga.

... Puis, en caractères sanglans !... « Blessé à mort, je
» r'ouvre cette lettre, et vous écris avec mon sang, ce
» douloureux, cet éternel adieu. Souvenez-vous... »

Le reste est effacé par des larmes. *Il s'agite.* .... Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme! Un malheureux égarement... *Il s'assied et reste absorbé.* Je me sens déchiré!

SCENE II.

BÉGEARSS, LE COMTE. *Bégearss en entrant, s'arrête, le regarde et se mord le doigt avec mystère.*

LE COMTE.

Ah, mon cher ami, venez donc!... vous me voyez dans un accablement...

BEGEARSS.

Très-effrayant, monsieur; je n'osais avancer.

LE COMTE.

Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étaient point là des ingrats ni des monstres, mais de malheureux insensés, comme ils se le disent eux-mêmes...

BEGEARSS.

Je l'ai présumé comme vous

LE COMTE *se lève et se promène.*

Les misérables femmes! en se laissant séduire ne savent guères les maux qu'elles apprêtent... Elles vont, elles vont... les affronts s'accumulent... et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines!... On le taxe de dureté, pour les sentimens qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère!... Nos désordres à nous, ne leur enlèvent presque rien; ne peuvent du moins leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité, tandis que leur moindre caprice, un goût, une étourderie légère, détruit dans l'homme le bonheur de toute sa vie, la sécurité d'être père... — Ah, ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes! Le bien, le mal de la société sont attachés à leur conduite; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donné d'elles.

BEGEARSS.

Calmez-vous; voici votre fille.

SCENE III.

BEGEARSS, LE COMTE, FLORESTINE.

FLORESTINE, *un bouquet au côté.*

On vous disait, monsieur, si occupé, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE.

Occupé de toi, mon enfant, ma fille! ah! je me plais

à te donner ce nom ; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère était fort dérangé ; en mourant, il ne laissa rien. Elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui engageai ma parole ; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi ; choisis. Ne trouves-tu personne ici, digne de posséder ton cœur ?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Vous l'avez tout entier, monsieur, et si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. — Monsieur votre fils en se mariant. . car, sans doute, il ne restera plus dans l'ordre de Malthe aujourd'hui ; monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah ! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours ; c'est un devoir, monsieur, que je remplirai avec joie.

LE COMTE.

Laisse, laisse monsieur réservé pour l'indifférence, on ne sera point étonné qu'une enfant si reconnaissante me donne un nom plus doux ; appelle-moi ton père.

BEGEARSS.

Elle est digne, en honneur, de votre confidence entière... Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur. Vous lui devez plus que vous ne pensez. Sa tutelle n'est qu'un devoir. Il fut l'ami. . l'ami secret de votre mère... et, pour tout dire en un seul mot...

SCENE IV.

FIGARO, BEGEARSS, LE COMTE, LA COMTESSE *en robe à peigner*, FLORESTINE.

FIGARO, *annonçant.*

Madame la comtesse.

BEGEARSS, *jette un regard furieux sur Figaro.*

A part. Au diable le faquin !

LA COMTESSE, *au comte.*

Figaro m'avait dit que vous vous trouviez mal ; effrayée, j'accours, et je vois...

LE COMTE.

... Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO.

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... heureusement il n'en est rien. *Bégearss l'examine.*

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur Bégearss... Te voilà, Florestine ; je te trouve radieuse... Mais voyez donc comme elle est fraîche et belle ! Si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurais voulue comme toi, de figure et de caractère. Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine ?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Ah ! madame.

LA COMTESSE.

Qui t'a donc fleurie si matin?

FLORESTINE, *avec joie.*

Madame, on ne m'a point fleurie; c'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui Saint Léon?

LA COMTESSE.

Charmante enfant, qui n'oublie rien! (*Elle la baise au front.*)

(*Le comte fait un geste terrible. Bégearss le retient.*)

LA COMTESSE, *à Figaro*

Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE.

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain; faites-nous donc voir ce beau buste de Washington, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE.

J'ignore qui me l'envoie; je ne l'ai demandé à personne, et, sans doute, il est pour Léon. Il est beau; je l'ai là dans mon cabinet: venez tous.

(*Bégearss, en sortant le dernier, se retourne deux fois pour examiner Figaro qui le regarde de même. Ils ont l'air de se menacer sans parler.*)

SCENE V.

FIGARO *seul, rangéant la table et les tasses pour le déjeûner*

Serpent, ou basilic, tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux Ce sont les miens qui te tueront. . . Mais, où reçoit-il ses paquets? Il ne vient rien pour lui de la poste à l'hôtel. Est-il monté seul de l'enfer?.. Quelqu'autre diable correspond... et moi, je ne puis découvrir.

SCENE VI.

FIGARO, SUSANNE.

SUSANNE *accourt, regarde, et dit très-vivement à l'oreille de Figaro.*

C'est lui que la pupille épouse. — Il a la promesse du comte. — Il guérira Léon de son amour. — Il détachera Florestine. — Il fera consentir madame. — Il te chasse de la maison. — Il cloître ma maitresse en attendant que l'on divorce. — Fait déshériter le jeune homme, et me rend maitresse de tout. Voilà les nouvelles du jour. *Elle s'enfuit*

SCENE VII.

FIGARO, *seul.*

Non, s'il vous plaît, monsieur le major, nous compterons ensemble auparavant. Vous apprendrez de moi, qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grace à l'Ariane Suson, je tiens le fil du labyrinthe, et le minotaure

est cerné... Je t'envelopperai dans tes pièges, et te démasquerai si bien !.. Mais quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, dessère les dents d'un tel homme ? S'en croirait-il assez sûr pour... La sottise et la vanité sont compagnes inséparables. Mon politique babille et se confie ! Il a perdu le coup. *Y a faute*!

SCENE VIII.

GUILLAUME, FIGARO.

GUILLAUME, *avec une lettre.*

Meissieir Bégearss ! Ché vois qu'il est pas pour ici?

FIGARO, *rangeant le déjeûner.*

Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME, *reculant.*

Meingoth ! ch'attendrai pas meissieïr en gombagnie té vous. Mon maître il voudrait point, jé chure.

FIGARO.

Il te le défend ? eh bien ! donne la lettre ; je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, *reculant.*

Pas plis à vous té lettres. O tiable! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO, *à part*

Il faut pomper le sot. — Tu... viens de la poste je crois.

GUILLAUME

Tiable ! non, ché viens pas.

FIGARO.

C'est sans doute quelque missive du gentlemen. : . du parent irlandais dont il vient d'hériter? Tu sais cela, toi, bon Guillaume ?

GUILLAUME, *riant niaisement.*

Lettre d'un qu'il est mort, meissieïr ? non, ché vous prie, celui-là, ché crois pas, partié, ce sera pien plitôt d'un autre. Peut-être il viendrait d'un qu'ils sont la. . . pas contens, dehors.

FIGARO.

D'un de nos mécontens, dis-tu ?

GUILLAUME.

Oui, mais ch'assure pas . . .

FIGARO, *à part.*

Cela se peut ; il est fourré dans tout. (*A Guillaume.*) On pourrait voir au timbre, et s'assurer. . .

GUILLAUME.

Ch'assure pas, pourquoi, les lettres il vient chez M. O Connor; et puis, je sais pas quoi c'est *timpré*, moi.

FIGARO, *vivement.*

O-Connor, banquier irlandais?

GUILLAUME.

Mon foi.

FIGARO, *revient à lui, froidement.*

Ici près, derrière l'hôtel ?

GUILLAUME.

Ein fort choli maison, partié; tes chens très... beaucoup grâcieux, si j'osse dire. *Il se tire à l'écart.*

FIGARO, *à lui-même.*

O fortune ! ô bonheur !

GUILLAUME, *revenant.*

Parle pas, fous, de s'té banquier, pour personne, entende-fous ? ch'aurais pas du... *Tertaïfle* !

FIGARO.

Vas, je n'ai garde; ne crains rien.

GUILLAUME.

Mon maître, il dit, meissieïr, vous âfre tout l'esprit, et moi pas... Alors c'est chuste... Mais, peut-être ché suis mécontent d'avoir dit à fous . . .

FIGARO.

Et pourquoi ?

GUILLAUME.

Ché sais pas. -- La valet trahir, voye-fous... L'être un pêché qu'il est parpare, vil, et même puéril.

FIGARO.

Il est vrai; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, *désolé*

Mon Thié ! mon Thié ! ché sais pas, là... quoi tire... ou non... *Il se retire en soupirant.* Ah ! *Il regarde niaisement les livres de la bibliothèque.*

FIGARO, *à part.*

Quelle découverte ! Hasard, je te salue ! *Il cherche ses tablettes.* Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécille... De même que les brigands redoutent les réverbères... Oui, mais un sot est un fallot : la lumière passe à travers. *Il dit en écrivant sur ses tablettes.* *O-Connor, banquier irlandais.* C'est-là qu'il faut que j'établisse mon noir comité des recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel; *m'a, perdio*, l'utilité. *Il écrit* Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé du détail de la poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre de l'écriture *d'Honoré-Tartuffe Bégearss*... Monsieur le tartuffe honoré, vous cesserez enfin de l'être. Un dieu m'a mis sur vos piste. *Il sert ses tablettes.* Hasard, dieu méconnu, les anciens t'appellaient destin, nos gens te donnent un autre nom ? . . . . .

SCENE IX.

FIGARO, FLORESTINE, LA COMTESSE, LE COMTE, BEGEARSS, GUILLAUME.

BEGEARSS, *apperçoit Guillaume, et dit avec humeur en lui prenant la lettre :*

Ne peux-tu pas me les garder chez moi ?

GUILLAUME.

Ché crois, celui-ci, c'est tout comme. *Il sort.*

LA COMTESSE, *au comte.*

Monsieur, ce buste est un très-beau morceau : votre fils l'a-t-il vu ?

BEGEARSS, *la lettre ouverte.*

Ah ! lettre de Madrid, du secrétaire du ministre. Il y a un mot qui vous regarde. *Il lit.* « Dites au comte Almaviva, que le courrier qui part demain, lui porte l'agrément du roi pour l'échange de toutes ses terres. » *Figaro écoute, et se fait, sans parler, un signe d'intelligence.*

LA COMTESSE.

Figaro, dis donc à mon fils que nous déjeûnons tous ici.

FIGARO.

Madame, je vais l'avertir. *Il sort.*

SCENE X.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *à Bégearss.*

J'en veux donner avis sur-le-champ à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arrière cabinet.

FLORESTINE.

Bon papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE, *bas à Florestine.*

Pense beaucoup au peu que je t'ai dit. *Il la baise au front et sort.*

SCENE XI.

LEON, FLORESTINE, LA COMTESSE, BEGEARSS.

LEON, *avec chagrin.*

Mon père s'en va quand j'arrive ! il m'a traité avec une rigueur . . . . .

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Mon fils, quels discours tenez-vous ? dois-je me voir toujours froissée par l'injustice de chacun ? Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE, *gaiement.*

Vous regrettez votre papa ? nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargée, monsieur, de vous présenter ce bouquet. *Elle lui fait une grande révérence.*

LEON, *pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonnière.*

Il n'en pouvait prier quelqu'un qui me rendit ses bontés aussi chères... *Il l'embrasse.*

FLORESTINE, *se débattant.*

Voyez, madame, si jamais on peut badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant . . . . . .

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon enfant, le jour de sa fête, on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE, *baissant les yeux.*

Pour l'en punir, madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier à l'assemblée.

LEON.

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE.

Ah! madame, ordonnez le lui.

LA COMTESSE.

Apportez-nous, mon fils, votre discours: moi, je vais prendre quelque ouvrage, pour l'écouter avec plus d'attention. *Elle sort.*

FLORESTINE, *gaiement.*

Obstiné! c'est bien fait, et je l'entendrai malgré vous.

LEON, *tendrement.*

Malgré moi, quand vous l'ordonnez? Ah, Florestine, j'en défie . . . . . *Il sort.*

SCENE XII.

FLORESTINE, BEGEARSS.

BEGEARSS, *bas.*

Eh bien, mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine?

FLORESTINE, *avec joie.*

Mon cher M. Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux? Mon parrain m'a bien dit: *regarde autour de toi; choisis.* Je vois l'excès de sa bonté. ce ne peut-être que Léon. Mais moi, sans biens, dois-je abuser. BEGEARSS, *d'un ton terrible.*

Qui, Léon, son fils? votre frère?

FLORESTINE, *avec un cri douloureux.*

Ah, monsieur! . . . .

BEGEARSS.

Ne vous a-t-il pas dit: appelle-moi ton père? Réveillez-vous, ma chère enfant, écartez un songe trompeur, qui pouvait devenir funeste.

FLORESTINE.

Ah, oui, funeste pour tous deux!

BEGEARSS.

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre âme. *Il sort en la regardant.*

SCENE XIII.

FLORESTINE, *seule et pleurant.*

O ciel! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui... Quel

coup d'une lumière affreuse, et dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller ! *Elle tombe accablée sur un siège.*

SCENE XIV.

LEON, *un papier à la main*, FLORESTINE.

LEON, *joyeux, à part.*

Maman n'est pas rentrée, et M. Bégearss est sorti : profitons d'un moment heureux. — Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite ; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaîté, qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, *au désespoir.*

Ah, Léon ! . . . *Elle retombe.*

LEON.

Ciel ! vos yeux noyés de larmes, et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur.

FLORESTINE.

Des malheurs ? Ah, Léon, il n'y en a plus que pour moi.

LEON.

Floresta, ne m'aimez-vous plus ? lorsque mes sentimens pour vous . . . . .

FLORESTINE, *d'un ton absolu.*

Vos sentimens ? ne m'en parlez jamais.

LEON.

Quoi ! l'amour le plus pur . . . . .

FLORESTINE, *au désespoir.*

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LEON.

Grand Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? M. Bégearss vous a parlé, mademoiselle, je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss ?

SCENE XV.

LEON, LA COMTESSE, FLORESTINE.

LEON, *continue.*

Maman, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir ; Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE, *pleurant.*

Moi, madame, ne plus l'aimer ! Mon parrain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je n'en doute pas. Ton cœur excellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il ?

LEON.

Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle ?

FLORESTINE, *se jettant dans les bras de la comtesse.*

Ordonnez-lui donc de se taire. *En pleurant* Il me fait mourir de douleur.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je ne t'entends point. Ma surprise égale la sienne... Elle frissonne entre mes bras. Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire ?

FLORESTINE, *se renversant sur elle.*

Madame, il ne me déplaît point. Je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère ; mais qu'il n'exige rien de plus.

LEON.

Vous l'entendez, maman ! cruelle fille ! expliquez-vous.

FLORESTINE.

Laissez-moi, laissez-moi, ou vous me causerez la mort.

SCENE XVI.

LEON, FIGARO *arrivant avec l'équipage du thé,* LA COMTESSE, FLORESTINE, SUSANNE *de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.*

LA COMTESSE.

Remporte tout, Susanne ; il n'est plus question de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître ; il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Florestine, viens dans le mien, rassurer ton amie. Mes chers enfans, je vous porte en mon cœur ! -- Pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre sans pitié ? Il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir. (*Elles sortent.*)

SCENE XVII.

FIGARO, SUSANNE, LEON.

SUSANNE, *à Figaro.*

Je ne sais pas de quoi il est question ; mais je parierais bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maitresse.

FIGARO.

Attends que je sois plus instruit : nous nous concerterons ce soir. Oh ! j'ai fait une découverte...

SUSANNE.

Et tu me la diras ? (*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

FIGARO, LEON.

LEON, *désolé.*

Ah ! dieux !

FIGARO.

De quoi s'agit-il donc, monsieur ?

LEON.

Hélas ! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avais vu Floresta de si belle humeur, et je savais qu'elle avait eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec M. Bégearss ; je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit ?

FIGARO.

Si je ne craignais pas votre vivacité, je vous instruirais sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudrait qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LEON.

Ah! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit?

FIGARO.

Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux; que c'est une affaire arrangée entre M. votre père et lui.

LEON.

Entre mon père et lui? Le traître aura ma vie.

FIGARO.

Avec ces façons-là, monsieur, le traître n'aura pas votre vie; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LEON.

Eh bien, ami, pardon: apprends-moi ce que je dois faire?

FIGARO.

Deviner l'énigme du sphinx, ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui.

LEON, *avec fureur.*

Me modérer!... Oui, je me modérerai. Mais j'ai la rage dans le cœur! --- M'enlever Florestine! Ah! le voici qui vient: je vais m'expliquer. . . . froidement.

FIGARO.

Tout est perdu, si vous vous échappez.

SCENE XIX.

FIGARO, LEON, BEGEARSS.

LEON, *se contenant mal.*

Monsieur, monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. --- Florestine est au désespoir; qu'avez-vous dit à Florestine?

BEGEARSS, *d'un ton glacé.*

Et qui vous dit que je lui ai parlé? Ne peut-elle avoir des chagrins, sans que j'y sois pour quelque chose?

LEON, *vivement.*

Point d'évasions, monsieur. Elle était d'une humeur charmante; en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BEGEARSS.

Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi; je ne sais point céder à des menaces.

LÉON, *furieux.*

Eh bien, perfide, défends-toi. J'aurai ta vie, ou tu auras la mienne! (*Il met la main à son épée.*)

FIGARO *les arrête.*

Monsieur Bégearss, au fils de votre ami? dans sa maison? où vous logez?

BÉGEARSS, *se contenant.*

Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui; mais je n'y veux point de témoins. Sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON.

Vas, mon cher Figaro: tu vois qu'il ne peut m'échapper. Ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO, *à part.*

Moi, je cours avertir son père. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, *lui barrant la porte.*

Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, *froidement.*

Léon, un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devais-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître?

LÉON, *s'asseyant.*

Au fait, monsieur, je vous attends.....

BÉGEARSS.

Oh, que vous allez regretter une fureur déraisonnable!

LÉON.

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS, *affectant une dignité froide.*

Léon, vous aimez Florestine; il y a long-temps que je le vois... Tant que votre frère a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux qui ne vous conduisait à rien. Mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence, capable de disposer M. votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquais de toutes les manières: une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejetter un projet qui me paraissait fait pour le bonheur de tous... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappellez bien votre raison; vous allez en avoir besoin. J'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret. O mon ami! m'a dit enfin le comte, je connais l'amour de mon fils; mais puis-je lui donner Florestine pour femme? Celle que l'on croit ma pupille... elle est ma fille; elle est sa sœur.

LÉON, *reculant vivement.*

Florestine? . . . ma sœur? . . .

BEGEARSS.

Voilà le mot qu'un sévère devoir... Ah ! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvait vous perdre. Eh bien ; Léon, voulez-vous vous battre avec moi ?

LEON.

Mon généreux ami, je ne suis qu'un ingrat, un monstre ! oubliez ma rage insensée . . .

BEGEARSS, *bien tartuffe.*

Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais. Dévoiler la honte d'un père, ce serait un crime . . .

LEON, *se jettant dans ses bras.*

Ah ! jamais.

SCENE XXI.

FIGARO, LÉON, LE COMTE, BEGEARSS.

FIGARO, *accourant.*

Les voilà, les voilà.

LE COMTE.

Dans les bras l'un de l'autre ! Eh ! vous perdez l'esprit !

FIGARO, *stupéfait.*

Ma foi, monsieur. . . on le perdrait à moins.

LE COMTE, *à Figaro.*

M'expliquerez-vous cette énigme?

LÉON, *tremblant.*

Ah ! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon, je dois mourir de honte ! Sur un sujet assez frivole, je m'étais. . . beaucoup oublié. Son caractère généreux, non seulement me rend à la raison ; mais il a la bonté d'excuser ma folie en me la pardonnant. Je lui en rendais grace lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE.

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnaissance. Au fait, nous lui en devons tous. *Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front. Bégearss l'examine et sourit.* Retirez-vous, Monsieur. Votre aveu seul enchaîne ma colère.

BEGEARSS.

Ah ! monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, *à Léon.*

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux . . .

LEON, *s'en allant.*

Je suis au désespoir !

FIGARO, *à part, avec colère.*

C'est une légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

SCENE XXII.

FIGARO, LE COMTE, BEGEARSS.

LE COMTE, *à Bégearss, à part.*

Mon ami, finissons ce que nous avons commencé. *A Figaro.* Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez-vous-même apportés de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avais chargé de les numéroter.

FIGARO.

Je l'ai fait.

LE COMTE.

Remettez-m'en le porte-feuille.

FIGARO.

De quoi ? de ces trois millions d'or ?

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien, qui vous arrête ?

FIGARO, *humblement.*

Moi, monsieur ?. . . Je ne les ai plus.

BEGEARSS.

Comment, vous ne les avez plus ?

FIGARO, *fièrement.*

Non, monsieur.

BEGEARSS, *vivement.*

Qu'en avez-vous fait ?

FIGARO.

Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions ; mais à vous, je ne vous dois rien.

LE COMTE, *en colère.*

Insolent, qu'en avez-vous fait ?

FIGARO, *froidement.*

Je les ai portés en dépôt chez M. Fal, votre notaire.

BEGEARSS.

Mais de l'avis de qui ?

FIGARO, *fièrement.*

Du mien ; et j'avoue que j'en suis toujours.

BEGEARSS.

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO.

Comme j'ai sa reconnaissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BEGEARSS.

Ou s'il les a reçus, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO.

Vous pourriez un peu miex parler d'un homme qui vous a obligé.

BEGEARSS.

Je ne lui dois rien.

FIGARO.

Je le crois : quand on a hérité de *quarante mille doublons de huit* . . .

LE COMTE, *se fâchant.*

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus ?

FIGARO.

Qui, moi, monsieur ? J'en doute d'autant moins, que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur ; sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué, qu'un combat des plus malheureux . . .

LE COMTE, *frappe du pied.*

Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or ?

FIGARO.

Ma foi, monsieur, c'est pour n'en être plus chargé. Ne pouvait-on pas le voler ? que sait-on ? il s'introduit souvent de grands frippons dans les maisons ? . . .

BEGEARSS, *en colere.*

Pourtant monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO.

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BEGEARSS.

Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son *récépissé* ?

FIGARO.

Je vais le remettre à monsieur, et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE.

Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO, *au comte.*

Je vous préviens que M. Fal ne les rendra que sur votre reçu : je le lui ai recommandé. *Il sort.*

SCENE XXIII.

LE COMTE, BEGEARSS.

BEGEARSS, *en colère.*

Comblez cette canaille, et voyez ce qu'elle devient. En vérité, monsieur, mon amitié me force à vous le dire : vous devenez trop confiant ; il a deviné nos secrets De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi tresorier, secrétaire, une espèce de *factotum* Il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vous.

LE COMTE.

Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher ; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance . . . . .

BEGEARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récompensant.

LE COMTE.

Je le voudrais souvent.

BEGEARSS, *confidentiellement*.

En envoyant le chevalier à Malthe, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter : vous en voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE.

Vous avez raison; mon ami. Aussi bien m'a-t-on dit qu'il vit très-mal avec sa femme. (*Il sort.*)

SCENE XXIV.

BEGEARSS, *seul.*

Encore un pas de fait... Ah, noble espion, la fleur des drôles, qui faites ici le bon valet, et vous voulez nous souffler la dot, en nous donnant des noms de comédie! Grace aux soins d'*Honoré-Tartuffe*, vous irez partager le mal-aise des caravannes, et finirez vos inspections sur nous.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente le cabinet de la comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCENE PREMIERE.

SUSANNE, LA COMTESSE

LA COMTESSE.

Je n'ai pu rien tirer de cette enfant. — Ce sont des pleurs, des étouffemens!.. Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon, elle veut aller au couvent. Si je raproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. — Charmante délicatesse! excès d'une aimable vertu : Monsieur Bégearss, apparemment, lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle! car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voyent rien.

SUSANNE.

J'ignore d'où provient le mal; mais il se passe ici des choses bien étranges. Quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer. Mademoiselle est suffoquée. Monsieur votre fils désolé... Monsieur Begearss, lui seul, imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec. .

LA COMTESSE.

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas! sans ce consolateur dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux ?

SUSANNE.

Je souhaite, madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE.

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. *Susanne baisse les yeux.* Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Fais le prier de descendre chez moi.

SUSANNE.

Le voici qui vient à propos; vous acheverez votre toilette plus tard. *Elle sort.*

SCENE II.

LA COMTESSE, BEGEARSS.

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah! mon pauvre major, que se passe-t-il donc ici? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si long-temps redoutée? L'éloignement du comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui!

BEGEARSS.

Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le comte absolument changé: au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome, pour rompre les vœux de Leon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malthe. --- Je sais de plus, monsieur Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne, pour s'établir dans ce pays. --- L'autre jour à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BEGEARSS.

J'y étais; je m'en souviens trop.

LA COMTESSE, *en larmes.*

Pardon, mon digne ami; je ne puis pleurer qu'avec vous.

BEGEARSS.

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE.

Enfin, est-ce lui, est-ce vous, qui avez déchiré le cœur de Florestine? Je la destinais à mon fils. --Née sans biens, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse; élevée au milieu de nous: mon fils devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux?

BEGEARSS.

Que trop peut-être ; et c'est d'où vient le mal.

LA COMTESSE.

Mais, comme si le ciel n'eût attendu aussi long-temps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux deteste mon fils.. Florestine renonce à lui. Aigrie je ne sais par quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra le malheureux ; voilà ce qui est bien certain. (*Elle joint les mains*) Ciel vengeur ! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute decouverte ? Ah ! que je sois seule misérable, mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas, mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ! Connaissez-vous, M. Bégearss, quelque remède à tant de maux ?

BEGEARSS.

Oui, femme respectable, et je venais exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant : quoiqu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout. Enfin, je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE.

L'est-on avec une âme déchirée de remords ?

BEGEARSS.

Votre époux ne fuit point Léon ; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE, *vivement*.

M. Bégearss !

BEGEARSS.

Et tous ces mouvemens que vous prenez pour de la haine, ne sont que l'effet d'un scrupule... Oh, que je vais vous soulager !

LA COMTESSE, *ardemment*.

Mon cher M. Bégearss !

BEGEARSS.

Mais enterrez dans ce cœur allégé, le grand mot que je vais vous dire... Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon ; le sien, est celle de Florestine. (*Plus bas.*) Il est son tuteur... et son père

LA COMTESSE, *joignant les mains*.

Dieu tout-puissant qui me prends en pitié !

BEGEARSS.

Jugez de sa frayeur en voyant ces enfans amoureux l'un de l'autre. Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre ; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolerer. 5

LA COMTESSE, *priant avec ardeur.*

Source éternelle des bienfaits ! ô mon Dieu ! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre ; que j'aie de mon côté, quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai. O comte Almaviva ! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se r'ouvrir enfin pour toi. Florestine est ta fille ; elle me devient chère comme si mon sein l'eût portée. Faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence. O M. Bégearss ! achevez.

BEGEARSS.

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur : les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse ; mais, au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE.

Parlez, mon généreux ami : vous à qui je dois tout, parlez.

BEGEARSS.

Votre époux cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser ; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs . . .

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah, mon ami, par compassion pour moi ? . . .

BEGEARSS.

N'en parlons plus... Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il était question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissait, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage, et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE.

Il en était bien loin, le pauvre enfant.

BÉGEARSS.

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout ? . . .

LA COMTESSE, *vivement.*

Il faut s'y tenir, mon ami ; mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par-là, nos secrets sont couverts ; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances, nous passerons des jours heureux, et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS, *élevant le ton.*

. . . Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE.

Hélas, je veux les faire tous.

BÉGEARSS, *l'air imposant.*

. . . Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE, *avec douleur.*

Ah, Dieu !

BÉGEARSS.

Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, son dernier ordre fut qu'il fallait sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourrait l'altérer.

LA COMTESSE.

Dieu ! Dieu !

BÉGEARSS.

Vingt-ans se sont passés sans que j'aye pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignat de vos yeux. Mais indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez.

LA COMTESSE.

Eh ! que peut-on avoir à craindre ?

BEGEARSS, *regardant si on peut l'entendre.*

(*Parlant bas.*) Je ne soupçonne point Susanne; mais une femme-de-chambre instruite que vous conservez ces papiers, ne pourrait-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune ? Un seul remis à votre époux, que peut-être il payerait bien cher, vous plongerait dans des malheurs...

LA COMTESSE.

Non, Susanne a le cœur trop bon . . .

BÉGEARSS, *d'un ton plus élevé, très-ferme.*

Ma respectable amie, vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. Il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous ces souvenirs d'une faute autant expiée; mais, pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'éxige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Je crois entendre Dieu qui parle : il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort à couvert ma vie. Oui, mon Dieu ! je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. (*Elle sonne.*) Hélas ! ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseillait; mais ma faiblesse a combattu.

SCENE III.

SUSANNE, LA COMTESSE, BEGEARSS.

LA COMTESSE.

Susanne, apporte-moi le coffret de mes diamans. — Non, je vais le prendre moi-même; il te faudrait chercher la clef . . . (*Elle sort.*)

SUSANNE, *un peu troublée.*

Monsieur, Bégearss, de quoi s'agit-il donc ? Tou-

tes les têtes sont renversées ; cette maison ressemble à l'hôpital des fous ; madame pleure, mademoiselle étouffe ; le chevalier Léon parle de se noyer ; monsieur est enfermé et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamans inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde ?

BÉGEARSS, *mettant son doigt sur sa bouche, en signe de mystère.*

Chut ! ne montre ici nulle curiosité. Tu le sauras dans peu... Tout va bien, tout est bien... Cette journée vaut... Chut...

SCENE IV.

SUSANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *tenant le coffret aux diamans. Bégearss le prend et le pose sur la table.*

Susanne, apporte-nous du feu dans le brazéro du boudoir.

SUSANNE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne. (*Elle la va chercher dans le cabinet.*)

LA COMTESSE.

Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUSANNE, *en sortant, à part.*

Courons avant, avertir Figaro.

SCENE V.

LA COMTESSE, BEGEARSS.

BEGEARSS.

Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons !

LA COMTESSE, *étouffée.*

O mon ami ! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice, celui de la naissance de mon malheureux fils. A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandais pardon au ciel, et je m'abreuvais de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendais au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah ! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui ?

BÉGEARSS.

Quoi, madame, détruisez-vous ce fils qui vous le représente ? Ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers ? Vous vous le devez à vous-même, et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte imposant. (*Il ouvre le secret de l'écrin et en tire les lettres.*)

LA COMTESSE, *surprise.*

Monsieur Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi... Que je les lise encore !

BÉGEARSS, *sévèrement.*

Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE.

Seulement la dernière où, traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des faiblesses humaines ; où, si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. (*Il y jette le paquet.*)

LA COMTESSE, *vivement.*

M. Bégearss, cruel ami ! c'est ma vie que vous consumez. Qu'il m'en reste au moins un lambeau. (*Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées ; Bégearss la retient à bras le corps.*)

BÉGEARSS.

J'en jetterai la cendre au vent.

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, BEGEARSS, SUSANNE.

SUSANNE, *accourt ; elle remet l'athénienne dans le cabinet.*

C'est monsieur, il me suit ; mais amené par Figaro.

LE COMTE, *les surprenant en cette posture.*

Qu'est-ce donc que je vois, madame ? d'où vient tout ce désordre ? quel est ce feu, ce coffre, ces papiers ? pourquoi ce débat et ces pleurs ?... (*Bégearss et la Comtesse restent confondus.*) . . . Vous ne répondez point ?

BÉGEARSS, *se remet, et dit d'un ton pénible.*

J'espère, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi madame. Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère en rendant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

LE COMTE, *à Figaro et à Susanne.*

Sortez tous deux.

FIGARO.

Mais, monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le *récépissé* du notaire, sur le grand objet de tantôt

LE COMTE.

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. (*A Bégearss.*) Soyez certain, monsieur, que voilà le *récépissé.* (*Il le remet dans sa poche.* (*Figaro et Susanne sortent chacun de leur côté*)

FIGARO, *bas à Susanne, en s'en allant*

S'il échappe à l'explication ! . . .

SUSANNE, *bas.*

Il est bien subtil. FIGARO, *bas*,

Je l'ai tué.

SCENE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, BEGEARSS.

LE COMTE, *d'un ton sérieux.*

Madame, nous sommes seuls.

BÉGEARSS, *encore ému.*

C'est moi qui parlerai. Je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût?

LE COMTE, *sèchement.*

Monsieur... je ne dis pas cela.

BEGEARSS, *tout-à-fait remis.*

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce que je disais à madame, en répondant à sa consultation : « Tout dépo-
» sitaire de secrets ne doit jamais conserver des papiers
» s'ils peuvent compromettre un ami qui n'est plus, et
» qui les mit sous notre garde. Quelque chagrin qu'on ait
» à s'en défaire, et quelque intérêt même qu'on eut à les
» garder, le saint respect des morts doit avoir le pas de-
» vant tout. » (*Il montre le comte.*) Un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur. (*Le comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.*) Auriez-vous dit, monsieur, autre chose en ma position. Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une faiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi, vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous surtout, M. le comte. (*Le comte lui fait un signe.*) Voila sur la demande que m'a faite madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenait ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vu manquer de courage, je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudens. Voilà quels étaient nos débats; mais, quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (*Il lève les bras.*) Sainte amitié ! tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs. — Permettez que je me retire.

LE COMTE, *exalté.*

O le meilleur des hommes ! Non, vous ne nous quitterez pas. — Madame, il va nous appartenir de plus près ; je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE, *avec vivacité.*

Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment si vous le jugez nécessaire, et le plutôt vaudra le mieux.

LE COMTE, *hésitant.*

Eh bien... ce soir... sans bruit... votre aumônier . . .

L'A COMTESSE, *avec ardeur.*

Eh bien, moi qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie... Mais laisserez-vous votre ami seul généreux envers ce digne enfant? J'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE, *embarrassé.*

Ah! madame... croyez . . .

LA COMTESSE, *avec joie.*

Oui, monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils; ces deux événemens réunis me rendent cette journée bien chère! *(Elle sort.)*

SCENE VIII.

BEGEARSS, LE COMTE.

LE COMTE, *la regardant aller.*

Je ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendais à des débats, à des objections sans nombre, et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant! *Moi qui lui sers de mère*, dit-elle... Non, ce n'est point une méchante femme; elle a dans ses actions une dignité qui m'impose.., un ton qui brise les reproches, quand on voudrait l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même, pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers

BEGEARSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étais là pour trahir vos secrets? De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur; je les vois ramper loin de moi. Mais, après tout, monsieur, que vous importaient ces papiers? N'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder? Ah, plût au ciel qu'elle m'eût consulté plutôt, vous n'auriez pas contre elle des preuves sans replique!

LE COMTE, *avec douleur.*

Oui, sans réplique. (*Avec ardeur.*) Otons-les de mon sein: elles me brûlent la poitrine. (*Il tire la lettre de son sein, et la met dans sa poche.*)

BÉGEARSS, *continue avec douceur.*

Je combattrais avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi, car enfin il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

LE COMTE, *reprend sa fureur.*

Lui, dans mes bras? jamais.

BÉGEARSS.

Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine; et cependant, tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous? La délicatesse blessée...

LE COMTE.

Mon ami, je t'entends, et ta réflexion me décide à le faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux, quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards. »
» Mais comment entamer ce sujet avec elle? Voudra-» t-elle s'en séparer? Il faudra donc faire un éclat?

BÉGEARSS.

» Un éclat!.. non... mais le divorce accrédité chez cette » nation hasardeuse, vous permettra d'user de ce » moyen.

LE COMTE.

» Moi, publier ma honte! Jamais. Quelques lâches » l'ont fait; c'est le dernier degré de l'avilissement du » siècle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un » pareil scandale, et des frippons qui le provoquent! »

BÉGEARSS.

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivait. Je ne suis point pour les moyens violens, sur-tout quand il s'agit d'un fils...

LE COMTE.

Dites *d'un étranger*, dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS

N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE.

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours ami, chez mon notaire; retire, avec mon reçu que voilà, mes trois millions d'or déposés. Alors tu peux à juste titre être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui... car te voilà bien possesseur... (*Il lui remet le reçu, le prend sous le bras, et ils sortent*) et ce soir, à minuit, sans bruit, dans la chapelle de madame *On n'entend pas le reste.*

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente le même cabinet de la comtesse.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, *seul, agité, regardant de côté et d'autre.*

Elle me dit: « viens à six heures au cabinet; c'est le plus sûr pour nous parler... » Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur! Où est-elle? (*Il se promène en s'essuyant.*) Ah! parbleu je ne suis pas fou; je les ai vu sortir d'ici, monsieur le tenant sous le bras... Eh bien, pour un échec, abandonnons-nous la partie?. Un orateur fuit-il lâchement la tribune, pour un argument tué sous lui? Mais quel détestable endormeur! (*Vivement.*) Parvenir à brûler les lettres de madame, pour qu'elle ne voye pas qu'il en manque, et se tirer d'un éclaircissement!.. C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint. (*D'un ton badin.*) J'avais raison tantôt, dans ma colère, *Honoré*

Bégearss est le diable que les Hébreux nommaient *Légion*; et si l'on y regardait bien, on verrait le lutin... (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ma gaieté me revient ; d'abord, parce que j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal, ce qui nous donnera du temps : (*il frappe d'un billet sur sa main*) et puis .. Docteur en toute hypocrisie ! vrai Major d'infernal Tartuffe ! grace au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés ; voici qui me promet une lettre de toi, où, dit-on, tu poses le masque à ne rien laisser desirer. (*Il ouvre le billet et dit* :) Le coquin qui l'a lu en veut cinquante louis... Eh bien, il les aura, si la lettre les vaut; une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant.. Mais où es-tu, Susanne, pour en rire ? *O que piacere* !.. A demain donc ; car je ne vois pas que rien périclite ce soir...Et pourquoi perdre un temps? Je m'en suis toujours repenti... (*Très vivement.*) Point de délai ; courons attacher le pétard, dormons là-dessus, la nuit porte conseil, et demain matin nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCENE II.

BEGEARSS, FIGARO.

BEGEARSS, *raillant.*

Eeeh! c'est mons Figaro. La place est agréable, puisqu'on y retrouve monsieur.

FIGARO, *du même ton.*

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BEGEARSS.

De la rancune pour si peu ? vous êtes bien bon d'y songer. Chacun n'a-t-il pas sa manie ?

FIGARO.

Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huisclos ?

BEGEARSS, *lui frappant sur l'épaule.*

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO.

Chacun se sert des petits talens que le ciel lui a départis.

BEGEARSS.

Et *l'Intrigant* compte-t-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici ?

FIGARO.

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'*autre*.

BEGEARSS, *piqué.*

On verra le jeu de monsieur.

FIGARO.

Ce n'est pas de ces coups brillans qui éblouissent la gallerie. (*Il prend un air niais.* Mais *chacun pour soi ; dieu pour tous*, comme a dit le roi Salomon,

BEGEARSS, *souriant.*

Belle sentence! N'a-t-il pas dit aussi : *Le soleil luit pour tout le monde?*

FIGARO, *fièrement.*

Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur. (*Il sort.*)

SCENE III.

BEGEARSS, *seul, le regardant aller.*

Il ne farde plus ses desseins. Notre homme est fier. Bon signe ; il ne sait rien des miens : il aurait la mine bien longue, s'il était instruit qu'à minuit. . (*Il cherche dans ses poches vivement.*) Eh bien, qu'ai-je fait du papier? Le voici. (*Il lit.*) *Reçu de M. Fal, notaire, les trois millions d'or spécifiés dans le bordereau ci-dessus. A Paris, le... ALMAVIVA.* — C'est bon; je tiens la pupille et l'argent. Mais ce n'est point assez; cet homme est faible, il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La comtesse lui en impose; il la craint encore... Elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux prises, et ne le force à s'expliquer... brutalement. (*Il se promène.*) — Diable, ne risquons pas ce soir un dénouement aussi scabreux. En précipitant trop les choses, on se précipite avec elles. Il sera temps demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramental qui va les enchaîner à moi. Fortune! hymen... (*Il appuie ses deux mains sur sa poitrine.*) Eh bien, maudite joie qui me gonfles le cœur, ne peux-tu donc te contenir?... Elle m'étouffera, la fougueuse, ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer, pendant que je suis seul ici.. Sainte et douce crédulité, l'époux te doit la magnifique dot. Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. (*Il frotte ses mains de joie.*) Bégearss, heureux Bégearss. Pourquoi l'appellez-vous Bégearss? n'est-il donc pas plus d'à moitié *le seigneur comte Almaviva*? (*D'un ton terrible.*) Encore un pas, Bégearss, et tu l'est tout-à-fait. — Mais il te faut auparavant. . Ce Figaro pèse sur ma poitrine : car c'est lui qui l'a fait venir... Le moindre trouble me perdrait. Ce valet-là me portera malheur... c'est le plus clairvoyant coquin... Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant.

SCENE IV.

SUSANNE, BEGEARSS.

SUSANNE, *accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que Figaro.*

Ah! (*A part.*) Ce n'est pas lui.

BEGEARSS.

Quelle surprise! Et qu'attendais-tu donc?

SUSANNE, *se remettant.*

Personne. On se croit seule ici . . . . .

BÉGEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUSANNE.

Que parlez-vous de comité ? « Réellement depuis quel» ques années on n'entend plus du tout la langue de ce pays. »

BÉGEARSS, *riant sardoniquement.*

Hé ! hé !.. (*Il pétrit dans sa boîte une prise de tabac, d'un air content de lui.*) Ce comité, ma chère, est une conférence entre la comtesse, son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUSANNE.

Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer.

BÉGEARSS, *bien fat.*

Oser l'espérer ?... Non Mais seulement... je l'épouse ce soir.

SUSANNE, *vivement.*

Malgré son amour pour Léon ?

BÉGEARSS.

Bonne femme, qui me disais : *Si vous faites cela, monsieur* . . . . .

SUSANNE.

Eh ! qui eût pu l'imaginer ?

BÉGEARSS, *prenant son tabac en plusieurs fois.*

Enfin, que dit-on ? parle-t-on ? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi ? car c'est-là le point important.

SUSANNE.

L'important serait de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits ? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maîtresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révère . . . . .

BÉGEARSS, *d'un ton bien fat, secouant le tabac de son jabot.*

Et toi, Susanne, qu'en dis-tu ?

SUSANNE.

Ma foi, monsieur, je vous admire. Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille ; il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS, *bien fat.*

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde, la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai ; elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUSANNE.

Quant à la politique ? . . .

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Ah! c'est l'art de créer des faits, de dominer, en se jouant, les événemens et les hommes ; l'intérêt est son but, l'intrigue son moyen : toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Etna, elle brûle et gronde long-temps avant d'éclater au-dehors ; mais alors rien ne lui résiste : elle exige de hauts talens : le scrupule seul peut lui nuire. (*En riant.*) C'est le secret des négociateurs.

SUSANNE.

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme.

BÉGEARSS, *averti, revient à lui.*

Eh !... ce n'est pas elle ; c'est toi. -- Ta comparaison d'un génie .. -- Le chevalier vient ; laisse-nous.

SCENE V.

BEGEARSS, LEON.

LEON.

M. Bégearss, je suis au désespoir.

BÉGEARSS, *d'un ton protecteur.*

Qu'est-il arrivé, jeune ami ?

LEON.

Mon père vient de me signifier, avec une dureté !... que j'eusse à faire, sous deux jours, tous les apprêts de mon départ pour Malthe. Point d'autre train, dit-il, que Figaro, qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS.

Cette conduite est en effet bizarre, pour qui ne sait pas son secret ; mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable. Malthe et vos vœux ne sont que le prétexte ; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LEON, *avec douleur.*

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez ?

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux départ... Je ne verrai qu'un seul moyen . . .

LEON.

O mon ami ! dites-le moi.

BÉGEARSS.

Ce serait que madame votre mère vainquît cette timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle, car sa douceur vous nuit bien plus que ne ferait un caractère trop ferme. — Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste, qui a le droit, comme une mère, de rappeller un père à la raison ? Engagez-la à le tenter... non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y mettre de faiblesse.

LEON.

Mon ami, vous avez raison : cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer... La voici qui vient avec elle... que je n'ose plus adorer. (*Avec douleur*) O mon ami! rendez-là bien heureuse.

BÉGEARSS, *carressant*.

En lui parlant tous les jours de son frère.

SCENE VI.

SUSANNE, FLORESTINE, LA COMTESSE, BEGEARSS, LEON.

LA COMTESSE, *coëffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur.*

Susanne, donne mes diamans. *Susanne va les chercher.**

BÉGEARSS, *affectant de la dignité.*

Madame, et vous mademoiselle, je vous laisse avec cet ami; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas! ne pensez point au bonheur que j'aurai de vous appartenir à tous; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez : mais, soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration, que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament, je vais en faire dresser les actes : mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendrait pas que ma présence ici génât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté : mais, quel qu'il soit, ô mes amis, sachez qu'il est sacré pour moi! je l'adopte sans restriction. (*Il salue profondément, et sort.*)

SCENE VII.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LEON.

LA COMTESSE, *le regarde aller.*

C'est un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LEON, *avec une douleur ardente.*

O Florestine, il faut céder. Ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avaient fait jurer de n'être jamais à personne; j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas tout-à-fait vous perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérais posséder une épouse. Nous pourrons encore nous aimer.

---

* Susanne sort un instant, et rentre presqu'aussitôt avec les diamans qu'elle aide à mettre à la Comtesse. Si elle ne rentrait qu'à la huitième scène, comme le livre l'indique, le temps ne suffirait pas. Il faut tâcher que tout cela soit fait pendant le couplet de Bégearss.

SCENE VIII.

SUSANNE, *apportant l'écrin*, LA COMTESSE, FLORESTINE, LEON.

LA COMTESSE, *en parlant, met ses boucles d'oreilles, son médaillon, ses bagues, son bracelet, sans rien regarder.*

Florestine épouse Bégearss; ses procédés l'en rendent digne, et puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui.

(*Susanne sort et emporte l'écrin.*)

SCENE IX.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE, *à Léon.*

Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures, Florestine?

FLORESTINE, *pleurant.*

Ayez pitié de moi, madame. Eh! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer.... Je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre M. Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir... Cependant il le faut; il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur, que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure. Ah! je fais plus pour lui que si je lui donnais ma vie. Maman, ayez pitié de nous! bénissez vos enfans! ils sont bien malheureux!

(*Elle se jette à genoux; Léon en fait autant.*)

LA COMTESSE, *leur imposant les mains.*

Je vous bénis, mes chers enfans. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savais à quel point tu m'es chère! Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu; celui-là peut dédommager des autres. (*Ils se relèvent.*)

FLORESTINE.

Mais, croyez-vous, madame, que mon dévoûement le ramène à Léon, à son fils? car il ne faut pas se flatter: son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE.

Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON.

C'est l'avis de M. Bégearss: il me l'a dit; mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur?

LA COMTESSE.

Je l'ai tenté souvent, mon fils; mais sans aucun fruit apparent.

LÉON.

O ma digne mère! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêché d'user de la

juste influence que vous donnent votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisterait pas.

LA COMTESSE.

Vous le croyez, mon fils? Je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presqu'autant que son injustice. Mais, pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet; vous m'entendrez, de-là, plaider une cause si juste : vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie, quand il faut défendre son fils. Florestine, la décence ne te permet pas de rester ; vas t'enfermer; demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée. (*La comtesse appelle.*) Susanne! (*Florestine sort.*)

SCENE X.

SUSANNE, LA COMTESSE, LEON.

SUSANNE.

Que veut madame?

LA COMTESSE.

Prie monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUSANNE, *effrayée.*

Madame, vous me faites trembler. Ciel! que va-t-il donc se passer? Quoi, monsieur, qui ne vient jamais..... sans.....

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis, Susanne, et ne prends nul souci du reste. (*Susanne sort, en levant les bras au ciel, de terreur.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, LEON.

LA COMTESSE.

Vous allez voir, mon fils, si votre mère est faible en défendant vos intérêts. Mais laissez-moi me recueillir, et me préparer à cet important plaidoyer.

(*Léon entre au cabinet de sa mère.*)

SCENE XII.

LA COMTESSE, *seule, un genou sur son fauteuil.*

Ce moment me semble terrible, mon sang est prêt à s'arrêter. . O mon Dieu, donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux. (*Plus bas.*) Vous seul connaissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche Ah, s'il ne s'agissait du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon dieu, si j'oserais dire un seul mot pour moi. Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans, ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon dieu, donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LEON, *caché.*

LE COMTE, *sèchement.*

Madame, on dit que vous me demandez ?

LA COMTESSE, *timidement.*

J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE.

M'y voilà, madame ; parlez.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Asséyons-nous, monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE, *impatient.*

Non, j'entendrai debout ; vous savez qu'en parlant je ne saurais tenir en place.

LA COMTESSE, *s'asséyant, avec un soupir, et parlant bas.*

Il s'agit de mon fils . . . monsieur.

LE COMTE, *brusquement.*

De votre fils, madame ?

LA COMTESSE.

Et quel autre intérêt pourrait vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais ? Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ, sur-tout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh ! comment a-t-il encouru la disgrace d'un p. . . d'un homme si juste ? Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils . . .

LE COMTE, *les mains sur le visage, avec un air de douleur.*

Ah ! . . .

LA COMTESSE.

Celui-ci, qui jamais ne dût connaitre le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres !

LE COMTE, *se promenant doucement.*

Ah . . .

LA COMTESSE.

Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en donnaient souvent de bien cruels. « Le ciel sévère, mais sage en ses décrets, » en nous privant de cet enfant, nous en a peut-être » épargné de plus cuisans pour l'avenir. »

LE COMTE, *avec douleur.*

Ah . . . ah . . .

LA COMTESSE.

Mais, enfin, celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs ? Jamais le plus léger reproche fût-il mérité

de sa part? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle : il est aimé, recherché, consulté. Son p... protecteur naturel, mon époux seul paraît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde. (*Le comte se promène plus vîte sans parler ; la comtesse prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'élève par degrés.*)... En tout autre sujet, monsieur, je tiendrais à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de régler mes sentimens, ma faible opinion sur la vôtre ; mais il s'agit... d'un fils... (*Le comte s'agite en marchant.*) Quand il avait un frère aîné, l'orgueil d'un très-grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malthe était son sort. Le préjugé semblait alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils, (*Timidement.*) égaux en droits.

LE COMTE *s'agite plus fort. A part, d'un ton étouffé.*

Egaux en droits! . . . . .

LA COMTESSE, *un peu plus fort.*

Mais depuis deux années qu'un accident affreux... les lui a tous transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens par la vente, ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, monsieur, la haine ne va pas plus loin. Puis, vous le chassez de chez vous, et semblez lui fermer la maison p... par vous habitée. Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter?

LE COMTE, *s'arrête, d'un ton terrible.*

Ce qu'il a fait!

LA COMTESSE, *effrayée.*

Je voudrais bien, monsieur, ne pas vous offenser.

LE COMTE, *plus fort.*

Ce qu'il a fait, madame! Et c'est vous qui le demandez?

LA COMTESSE, *en désordre.*

Monsieur, monsieur, vous m'effrayez beaucoup!

LE COMTE, *avec fureur.*

Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchaînait, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Ah, monsieur! Ah, monsieur! . . . .

LE COMTE.

Vous demandez ce qu'il a fait?

LA COMTESSE, *levant les bras.*

Non, monsieur, ne me dites rien.

LE COMTE, *hors de lui.*

Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même; et comment, recevant un adultère dans vos

bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils !

LA COMTESSE, *au désespoir, veut se relever.*

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE, *la clouant sur son fauteuil.*

Non, vous ne fuirez pas; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. (*Lui montrant sa lettre.*) Connaissez-vous cette écriture? Elle est tracée de votre main coupable ! et ces caractères sanglans qui lui servirent de réponse...

LA COMTESSE, *anéantie.*

Je vais mourir ! je vais mourir !

LE COMTE, *avec force.*

Non, non; vous entendrez les traits que j'en ai soulignés ! (*Il lit avec égarement.*) « Malheureux insensé ! » notre sort est rempli; votre crime, le mien reçoit sa » punition. Aujourd'hui, jour de Saint-Léon, patron de » ce lieu, et le vôtre, je viens de mettre au monde un » fils, mon opprobre et mon désespoir .. » (*Il parle.*) Et cet enfant est né le jour de Saint-Léon, plus de dix mois après mon depart pour la Vera-Crux ! (*Pendant qu'il lit très-fort, on entend la comtesse, égarée, dire des mots coupés qui partent du délire.*)

LA COMTESSE, *priant, les mains jointes.*

Grand dieu, tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni !

LE COMTE.

... Et de la main du corrupteur. (*Il lit.*) « L'ami qui » vous rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr. »

LA COMTESSE, *priant.*

Frappes, mon dieu, car je l'ai mérité !

LE COMTE, *lit.*

» Si la mort d'un infortuné vous inspirait un reste de » pitié, parmi les noms qu'on va donner à ce fils, héri- » tier d'un autre. . . .

LA COMTESSE, *priant.*

Accepte l'horreur que j'éprouve, en expiation de ma faute !

LE COMTE, *lit.*

» Puis-je espérer que le nom de Léon... (*Il parle.*) Et ce fils s'appelle Léon !

LA COMTESSE, *égarée, les yeux fermés.*

O Dieu ! mon crime fut bien grand, s'il égala ma punition !

LE COMTE, *plus fort.*

Et, couverte de cet opprobre, vous osez me demander compte de mon éloignement pour lui .. Et, lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait !

LA COMTESSE, *en le détachant, le regarde.*

Monsieur, monsieur, je le rendrai, je sais que je n'en suis pas digne. (*Dans le plus grand égarement*) Ciel! que m'arrive-t-il? Ah, je perds la raison. Ma conscience troublée fait naître des fantômes. -- Réprobation anticipée!.. Je vois ce qui n'existe pas... Ce n'est plus vous, c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le rejoindre au tombeau.

LE COMTE, *effrayé.*

Comment? Eh bien, non, ce n'est pas. . . . .

LA COMTESSE, *en délire.*

Ombre terrible, éloigne-toi.

LE COMTE, *crie avec douleur.*

Ce n'est pas ce que vous croyez.

LA COMTESSE, *jette le bracelet par terre.*

Attends... Oui, je t'obéirai. . . .

LE COMTE, *plus troublé.*

Madame, écoutez-moi. . . .

LA COMTESSE.

J'irai... je t'obéis... je meurs... (*Elle tombe par terre, et elle reste évanouie*)

LE COMTE, *effrayé, ramasse le bracelet.*

J'ai passé la mesure... Elle se trouve mal... Ah, Dieu, courons lui chercher du secours. Susanne, Figaro, au secours, au secours, au secours. (*Le comte sans disparaître aux yeux des spectateurs, va au fond du théâtre, et appelle Susanne et Figaro au secours de la comtesse. Pendant ces cris, Léon entre.*)

SCENE XIV.

LEON *accourant*, LA COMTESSE *évanouie*, LE COMTE, *au fond du théâtre, criant au secours.*

LEON, *avec force, à genoux à côté de sa mère.*

O ma mère.... ma mère, c'est moi qui te donne la mort. *Il essaye de la remettre sur son fauteuil, évanouie.* Que ne suis-je parti, sans rien exiger de personne, j'aurais prévenu ces horreurs.

SCENE XV.

LEON, SUSANNE, LA COMTESSE *évanouie*, LE COMTE.

LE COMTE, *voyant Léon, s'écrie :*

Et son fils!

LEON, *égaré.*

Elle est morte. Ah, je ne lui survivrai pas!

Il l'embrasse en criant.

LE COMTE, *effrayé un genoux à terre.*

Des sels, des sels, Susanne, un million si vous la sauvez!

LEON.

O malheureuse mère!

SUSANNE.

Madame, aspirez ce flacon. Soutenez-là, monsieur; je vais tâcher de la dessérer.

LE COMTE, *égaré.*

Romps tout, arrache tout. Ah, j'aurais dû la ménager.

LEON, *criant avec délire.*

Elle est morte! elle est morte.

SCENE XVI.

LEON, SUSANNE, LA COMTESSE *évanouie*, LE COMTE, FIGARO, *accourant.*

FIGARO.

Et qui, morte, madame? Appaisez donc ces cris; c'est vous qui la ferez mourir. (*Il lui prend le bras.*) Non, elle ne l'est pas: ce n'est qu'une suffocation; le sang qui monte avec violence. Sans perdre du temps, il faut la soulager. Je vais chercher ce qu'il lui faut.

LE COMTE, *hors de lui.*

Des ailes, Figaro, ma fortune est à toi.

FIGARO, *vivement.*

J'ai bien besoin de vos promesses, lorsque madame est en péril. (*Il sort en courant.*)

SCENE XVII.

LEON, SUSANNE, LA COMTESSE *évanouie; on la remet sur son fauteuil;* LE COMTE.

LEON, *lui tenant le flacon sous le nez.*

Si l'on pouvait la faire respirer. O Dieu! rends-moi ma malheureuse mère!... La voici qui revient....

SUSANNE, *pleurant.*

Madame, allons, madame! . . . .

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Ah! qu'on a de peine à mourir!

LEON, *égaré.*

Non, maman, vous ne mourrez pas.

LA COMTESSE, *égarée.*

O ciel! entre mes juges, entre mon époux et mon fils! Tout est connu.. et criminelle envers tous deux...(*Elle se jette à terre et se prosterne.*) Vengez-vous l'un et l'autre; il n'est plus de pardon pour moi. (*Avec horreur.*) Mère coupable: épouse indigne! un instant nous a tous perdus. Puisse ma mort expier mon forfait!

LE COMTE, *au désespoir.*

Non, revenez à vous; votre douleur a déchiré mon âme. Asseyons-là, Léon... mon fils. (*Léon fait un grand mouvement.*) Susanne, asseyons-là. (*Ils la remettent sur le fauteuil.*)

SCENE XVIII.

Les Précédens, FIGARO.

FIGARO, *accourant avec une petite pharmacie, d'où il tire un flacon pour faire respirer à la comtesse.*

Elle a repris sa connaissance ?

SUSANNE.

Ah, dieu ! j'étouffe aussi. (*Elle se dessère.*

LE COMTE, *crie.*

Figaro, vos secours !

FIGARO, *étouffé, faisant respirer le flacon à la comtesse.*

Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étais dehors, grand dieu ! je suis rentré bien à propos... Elle m'avait fort effrayé. Allons, madame, du courage.

LA COMTESSE, *priant, renversée.*

Dieu de bonté, fais que je meure !

LEON, *en l'asseyant mieux.*

Non, maman, vous ne mourrez pas, et nous réparerons nos torts Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens ; je n'y avais nul droit : hélas ! je l'ignorais. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée qui fut vôtre...Une erreur expiée par vingt années de larmes, est-elle encore un crime, alors qu'on fait justice ? Ma mère et moi, nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE, *exalté.*

Jamais ; vous n'en sortirez point.

LEON.

Un couvent sera sa retraite ; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, « je défendrai la » liberté de notre nouvelle patrie. Inconnu, je mourrai » pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen. » (*Susanne pleure dans un coin ; Figaro est absorbé dans l'autre.*)

LA COMTESSE, *péniblement.*

Léon, mon cher enfant, ton courage me rend la vie. Je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans biens ; n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma faible existence, et toi, tu serviras l'état.

LE COMTE, *avec désespoir.*

Non, Rosine, jamais. C'est moi qui suis le vrai coupable. De combien de vertus je privais ma triste vieillesse !..

LA COMTESSE.

Vous en serez entouré.— Florestine et Bégearss. vous restent. Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur.

LE COMTE, *etonné.*

Comment ?.. d'où savez-vous ?.. qui vous l'a dit ?..

LA COMTESSE.

Monsieur, donnez-lui tous vos biens ; mon fils et moi n'y mettrons point d'obstacle : son bonheur nous consolera. Mais, avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grace. Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyais brûlée avec les autres ? Quelqu'un m'a-t-il trahie ?

FIGARO, *s'ecriant.*

Oui, l'infâme Bégearss : je l'ai surpris tantôt qui la remettait à monsieur.

LE COMTE, *parlant vîte.*

Non, je la dois au seul hasard. Ce matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous douter qu'il eût un double fond. Dans le débat et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son très-grand étonnement. Il a cru le coffre brisé.

FIGARO, *criant plus fort.*

Son étonnement d'un secret ? Monstre ! c'est lui qui l'a fait faire.

LE COMTE.

Est-il possible ?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE COMTE.

Des papiers frappent nos regards ; il en ignorait l'existence, et quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUSANNE, *s'écriant.*

Il les a lus cent fois avec madame.

LE COMTE.

Est-il vrai ? Les connaissait-il ?

LA COMTESSE.

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné... Mourut.

LE COMTE.

Cet ami sûr, instruit de tout ? . . . . .

FIGARO, LA COMTESSE, SUSANNE, *ensemble*, *criant.*

C'est lui !

LE COMTE.

O scélératesse infernale ! avec quel art il m'avait engagé. A présent je sais tout.

FIGARO.

Vous le croyez ?

LE COMTE.

Je connais son affreux projet. Mais, pour en être plus certain, déchirons le voile entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine ?

LA COMTESSE, *vîte.*

Lui seul m'en a fait confidence.

LEON, *vîte.*

Il me l'a dit sous le secret.

SUSANNE, *vîte.*

Il me l'a dit aussi.

LE COMTE, *avec horreur.*

O monstre! Et moi j'allais la lui donner, mettre ma fortune en ses mains!

FIGARO, *vivement.*

Plus d'un tiers y serait déjà, si je n'avais porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal: vous alliez l'en rendre le maître: heureusement je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu...

LE COMTE, *vivement.*

Le scélérat vient de me l'enlever, pour en aller toucher la somme.

FIGARO, *désolé.*

O proscription sur moi! Si l'argent est remis, tout ce que j'ai fait est perdu Je cours chez M. Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard.

LE COMTE, *à Figaro.*

Le traître n'y peut-être encore.

FIGARO.

S'il a perdu un temps, nous le tenons. J'y cours. (*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *vivement, l'arrête.*

Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire, reste enseveli dans ton sein.

FIGARO, *avec une grande sensibilité.*

Mon maitre, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse. Attendez surtout mon retour, avant de prendre aucun parti.

LE COMTE, *vivement.*

Penserait-il se disculper?

FIGARO.

Il fera tout pour le tenter. (*Il tire une lettre de sa poche.*) Mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre; le secret de l'enfer est là Vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me la procurer. (*Il lui remet la lettre de Bégearss.*) Susanne, des gouttes à ta maîtresse. Tu sais comment je les prépare; et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins, ne recommencez pas; elle s'éteindrait dans nos mains.

LE COMTE, *exalté.*

Recommencer. Je me ferais horreur.

FIGARO, *à la comtesse.*

Vous l'entendez, madame? Le voilà dans son caractère; et c'est mon maître que j'entends. Ah! je l'ai toujours dit de lui, la colère, chez les bons cœurs, n'est qu'un besoin pressant de pardonner. (*Il s'enfuit.*) Je cours chez

M. Fal. (*Le comte et Léon la prennent sous les bras ; ils sortent tous.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente le grand salon du premier acte.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LA COMTESSE, *sans rouge, dans le plus grand desordre de parure ;* SUSANNE, LEON.

LEON, *soutenant sa mère.*

Il fait trop chaud, maman, dans l'appartement intérieur. Susanne, avance une bergère. (*On l'assied.*)

LE COMTE, *attendri, arrangeant les coussins.*

Etes-vous bien assise ? Eh quoi ! pleurer encore ?

LA COMTESSE, *accablée.*

Ah ! laissez-moi verser des larmes de soulagement. Ces récits affreux m'on brisée ; cette lettre, surtout... de l'infâme Bégearss . . .

LE COMTE, *délirant.*

Marié en Irlande, il épousait ma fille, et tout mon bien placé sur la banque de Londres, eût fait vivre un repaire affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous !... Et qui sait, grand Dieu ! quels moyens . . .

LA COMTESSE.

Homme infortuné, calmez-vous. Mais il est temps de faire descendre Florestine; elle avait le cœur si serré de ce qui devait lui arriver. Vas-là chercher, Susanne, et ne l'instruis de rien.

LE COMTE, *avec dignité.*

Ce que j'ai dit à Figaro, Susanne, était pour vous comme pour lui.

SUSANNE.

Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs, pour rien faire qui les accroisse. (*Elle sort.*)

SCENE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LEON.

LE COMTESSE, *avec un vif sentiment.*

Ah ! Rosine, séchez vos pleurs, et maudit soit qui vous affligera ?

LA COMTESSE.

Mon fils, embrasse les genoux de ton généreux protecteur, et rends-lui grace pour ta mère. (*Il veut se mettre à genoux.*) LE COMTE, *le relève.*

Oublions le passé, Léon. Gardons-en le silence, et n'émouvons plus votre mère. Figaro demande un grand calme. Ah ! respectons surtout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCENE III.

FLORESTINE, SUSANNE, Les Précédens.

FLORESTINE, *accourant.*

Mon Dieu! maman, qu'avez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Rien que d'agréable à t'apprendre, et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE.

Hélas! ma Florestine, je frémis du péril, où j'allais plonger ta jeunesse; grace au ciel, qui dévoile tout, tu n'épouseras point Bégearss. Non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat . . .

FLORESTINE.

Ah, ciel, Léon . . .

LEON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte.*

Sa sœur?

LE COMTE.

Il nous trompait. Il trompait les uns par les autres, et tu étais le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE.

L'instinct de ta frayeur te servait mieux que nos lumières. Aimable enfant.

LEON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte.*

Monsieur, il m'appelle sa sœur.

LA COMTESSE, *exaltée.*

Oui, Floresta, tu es à nous. C'est-là notre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère, et moi je suis ta mère pour la vie. Ah, garde-toi de l'oublier jamais. (*Elle tend la main au comte.*) Almaviva, pas vrai qu'elle est *ma fille?*

LE COMTE, *exalté.*

Et lui, *mon fils*; voilà nos deux enfans. (*Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.*)

SCENE IV.

FIGARO, M. FAL, *Notaire*, Les Précédens.

FIGARO, *accourant et jettant son manteau.*

Malédiction, il a le porte-feuille. J'ai vu le traître l'emporter quand je suis entré chez monsieur.

LE COMTE.

O M. Fal, vous vous êtes pressé?

M. FAL, *vivement.*

Non, monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la

donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon recu, au bas duquel était le vôtre, en me disant que la somme est à lui; qu'elle est un fruit d'hérédité; qu'il vous l'a remise en confiance... LE COMTE.

O scélérat. Il n'oublie rien.

FIGARO.

Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL.

Avec ces éclaircissemens, ai-je pu refuser le porte-feuille qu'il exigeait? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE, *avec véhémence.*

Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui?

FIGARO, *jettant son chapeau sur un fauteuil.*

Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole. (*A Susanne.*) Veille au-dehors, Susanne. *Elle sort.*

M. FAL.

Avez-vous un moyen de lui faire avouer devant de bons témoins, qu'il tient ce trésor de monsieur? Sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO.

S'il apprend par son allemand ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

LE COMTE, *vivement.*

Tant mieux, c'est tout ce que je veux. Ah, qu'il garde le reste?

FIGARO, *vivement.*

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfans? ce n'est pas vertu, c'est faiblesse.

LEON, *fâché.*

Figaro!

FIGARO, *plus fort.*

Je ne m'en dédis point. *Au comte.* Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie?

LE COMTE, *se fâchant.*

Mais, l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe. . .

SCENE V.

Les Précédens, SUSANNE.

SUSANNE, *à la porte, et criant.*

M. Bégearss qui rentre. *Elle sort.*

SCENE VI.

Les Précédens, *excepté* SUSANNE. *Ils font tous un grand mouvement.*

LE COMTE, *hors de lui.*

Oh, traître.

FIGARO, *très-vite.*

On ne peut plus se concerter ; mais si vous m'écoutez, et me secondez tous, pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

M. FAL.

Vous allez lui parler du porte-feuille et du contrat ?

FIGARO, *très-vite.*

Non pas ; il en sait trop pour l'entamer si brusquement ; il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*Au comte.*) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE, *troublé.*

Mais, mais, sur quoi ?

SCENE VII.

Les Précédens, SUSANNE, BEGEARSS.

SUSANNE, *accourant.*

Monsieur Bégeaaaaaaarss ! (*Elle se range derrière Figaro. Bégearss montre une grande surprise.*)

FIGARO, *s'écrie, en le voyant.*

Monsieur Bégearss. (*Humblement.*) Eh bien, ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS, *étonné.*

Qu'y a-t-il donc ? Je vous trouve assemblés.

LE COMTE, *brusquement.*

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, *plus surpris encore, voyant le notaire.*

Et monsieur Fal ?

M. FAL, *lui montrant le contrat.*

Voyez qu'on ne perd point de temps, tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS, *surpris.*

Ha ! ha ! . . . . . .

LE COMTE, *impatient, à Figaro.*

Pressez-vous ; ceci me fatigue. (*Pendant cette scène, Bégearss les examine l'un après l'autre, avec la plus grande attention.*)

FIGARO, *au comte d'un air suppliant.*

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à M. Bégearss, je répète avec confusion, que je me suis mis à l'épier, le suivre, et le troubler par-tout ; (*Au comte.*) car monsieur n'avait pas sonné, lorsque je suis entré chez lui, pour savoir ce qu'on y faisait du coffre aux brillans de madame, que j'ai trouvé-là tout ouvert.

BÉGEARSS.

Certes, ouvert à mon grand regret.

LE COMTE, *fait un mouvement inquiétant.*

(*A part.*) Quelle audace !

FIGARO, *se courbant, le tire par l'habit pour l'avertir.*
Ah, mon maître !

M. FAL, *effrayé.*
Monsieur.

BÉGEARSS, *au comte, à part.*
Modérez-vous, ou nous ne saurons rien. (*Le comte frappe du pied, Bégearss l'examine.*)

FIGARO, *soupirant, dit au comte.*
C'est ainsi que sachant madame enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connaissais l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS, *au comte.*
Vous l'ai-je dit ?

(*Le comte mord son mouchoir de fureur.*)

SUSANNE, *bas à Figaro, par derrière.*
Achève, achève.

FIGARO.
Enfin, vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre madame et vous la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérais...

LE COMTE, *à Figaro, avec colère.*
Finissez-vous ce plaidoyer ?

FIGARO, *bien humble.*
Hélas ! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher M. Fal, pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître, en faveur de trente ans...

LE COMTE, *avec humeur.*
Ce n'est pas à moi de juger. (*Il marche vite.*)

FIGARO.
Monsieur Bégearss. . . . .

BÉGEARSS *qui a repris sa sécurité, dit ironiquement.*
Qui, moi, cher ami ? je ne comptais guères vous avoir tant d'obligations. (*Elevant son ton.*) Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir ! (*A Léon et à Florestine.*) O jeunes gens, quelle leçon ! Marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO, *prosterné.*
Ah ! oui.

BEGEARSS, *au comte.*
Monsieur, pour cette fois encore, et qu'il parte.

LE COMTE, *à Bégearss, durement.*
C'est là votre arrêt ? . . j'y souscris.

FIGARO, *ardemment.*
Monsieur Bégearss, je vous le dois. Mais je vois M. Fal pressé d'achever un contrat. . . . .

LE COMTE, *brusquement.*
Les articles m'en sont connus.

M. FAL.

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur fait... (*Cherchant l'endroit.*) M., M., M., Messire James-Honoré-Bégearss... Ah! *(Il lit.)* « et pour donner » à la demoiselle future épouse, une preuve non équi- » voque de son attachement pour elle, ledit seigneur fu- » tur époux lui fait donation entière de tous les grands » biens qu'il possède, consistant aujourd'hui, (*Il appuie* » *en lisant.*) (ainsi qu'il le déclare, et les a exhibés à » nous, notaires soussignés) en trois millions d'or ici » joints, en très bons effets au porteur. »

(*Il tend la main en lisant.*)

BEGEARSS.

Les voilà dans ce porte-feuille. (*Il donne le porte-feuille à Fal.*) Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter, pour fournir aux apprêts des nôces.

FIGARO, *montrant le comte, et vivement.*

Monsieur a décidé qu'il paierait tout, j'ai l'ordre.

BEGEARSS, *tirant les effets de sa poche, et les remettant au notaire.*

En ce cas, enregistrez-les; que la donation soit entière.

(*Figaro retourné, se tient la bouche pour ne pas rire. M. Fal remet les effets dans le porte-feuille.*)

M. FAL, *montrant Figaro.*

Monsieur va tout additionner, pendant que nous achèverons. (*Il donne le porte-feuille ouvert à Figaro, qui, voyant les effets, dit :*)

FIGARO, *l'air exalté.*

Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action, qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS

En quoi?

FIGARO.

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un généreux homme. Oh, que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits. Nous n'avons nul besoin d'écrire. *Au Comte.* Ce sont vos effets au porteur : oui, monsieur, je les reconnais. Entre M. Bégearss et vous, c'est un combat de générosité; l'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future. *Aux jeunes gens.* Monsieur, mademoiselle, ah! quel bienfaisant protecteur, et que vous allez le chérir... Mais, que dis-je? l'enthousiasme m'aurait-il fait commettre une indiscrétion offensante? *Tout le monde garde le silence.*

BÉGEARSS, *un peu surpris, se remet, prend son parti, et dit.*

Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas, s'il met mon ame à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue, et cet aveu manquait à ma satisfaction. *Montrant le comte.* Je lui dois bonheur

et fortune ; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le porte-feuille ; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. *Il veut le reprendre.*

FIGARO, *sautant de joie.*

Messieurs, vous l'avez entendu ? vous témoignerez s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets ; donnez-les à leur détempteur, si votre cœur l'en juge digne. *Il lui remet le porte-feuille.*

LE COMTE, *se levant à Bégearss.*

Grand Dieu, les lui donner. Homme cruel, sortez de ma maison ; l'enfer n'est pas aussi profond que vous. Grace à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée, sortez de chez moi.

BEGEARSS.

O mon ami, vous êtes encore trompé. *Le comte hors de lui, le bride de sa lettre ouverte.*

LE COMTE.

Et cette lettre, monstre, m'abuse-t-elle aussi ?

BEGEARSS, *la voit, furieux, il arrache au comte la lettre, et se montre tel qu'il est.*

Ah !... Je suis joué ; mais j'en aurai raison.

LEON.

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BEGEARSS, *furieux.*

Jeune insensé, c'est toi qui vas payer pour tous ; je t'appelle au combat.

LEON, *vîte.*

J'y cours.

LE COMTE, *vîte.*

Léon !

LA COMTESSE, *vite.*

Mon fils !

FLORESTINE, *vite.*

Mon frère !

LE COMTE.

Léon, je vous defends... *A Bégearss.* Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous demandez : ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie. *Bégearss fait un geste affreux, sans parler.*

FIGARO, *vivement.*

Non, jeune homme, vous n'irez point. Monsieur votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie ; on ne combattra plus ici que les ennemis de l'état. Laissez-le en proie à sa fureur, et s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin. Personne ne trouve mauvais qu'ont tue une bête enragée ; mais il se gardera de l'oser : l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil.

BÉGEARSS, *hors de lui.*

Malheureux.

LE COMTE, *frappant du pied.*

Nous laissez-vous enfin ? c'est un supplice de vous voir. (*La comtesse est effrayée sur son siège ; Florestine et Susanne la soutiennent ; Léon se réunit à elles.*)

BÉGEARSS, *les dents serrées.*

Oui, morbleu ! je vous laisse ; mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de sa majesté, pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE.

O monstre, que dit-il ?

BEGEARSS.

Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que le buste en grand d'un Washington dans votre cabinet, j'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO, *criant.*

Certainement; le tiers au dénonciateur.

BEGEARSS.

Mais, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur arrêter dans ses mains l'agrément de sa majesté, que l'on attend par ce courrier.

FIGARO, *tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement.*

L'agrément du roi ? le voici; j'avais prévu le coup; je viens, de votre part, d'enlever le paquet au secrétariat d'ambassade ; le courrier d'Espagne arrivait (*Le comte, avec vivacité, prend le paquet.*)

BEGEARSS, *furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir et se retourne.*

Adieu, famille abandonnée, maison sans mœurs et sans honneur. Vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable, en unissant le frère avec la sœur ; mais l'univers saura votre infâmie. (*Il sort.*)

SCENE VIII et dernière.

Les Précédens, *excepté* BEGEARSS.

FIGARO, *follement.*

Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches, il n'est plus dangereux. Bien démasqué, à bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde. Ah, M. Fal, je me serais poignardé, s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avait soustraits du paquet. *Il reprend un ton grave.* D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui, que par la nature et la loi, ces jeunes gens ne se sont rien ; qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE *l'embrasse et crie.*

O Figaro... Madame il a raison.

LEON, *très-vite.*

Dieux, maman, quel espoir.

FLORESTINE, *au comte.*

Eh quoi! monsieur, n'êtes-vous plus...

LE COMTE, *ivre de joie.*

Mes enfans, nous y reviendrons, et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de loi, discrets, éclairés, pleins d'honneur. O, mes enfans, il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes faiblesses; font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avaient trop désunis. Rosine (c'est le nom que votre époux vous rend) allez, madame, reposer votre âme des fatigues de la journée. Monsieur Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfans. --- Susanne, embrasse ton mari, et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours. (*A Figaro.*) Les deux mille louis qu'il avait soustraits; je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due!...

FIGARO, *vivement.*

A moi, monsieur? Non, s'il vous plait. Moi, gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait? Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie. O ma vieillesse, pardonne à ta jeunesse, elle s'honorera de toi. Un jour a changé notre état. Plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent; chacun a bien fait son devoir. Ne plaignons point quelques momens de trouble; on gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

FIN